

François DESSOMMES, P. B.

NOTES
sur l'HISTOIRE
des KABYLIES

F. D. B.

Fort-National 1964

François DESSOMMES, P. B.

NOTES
sur l'HISTOIRE
des KABYLIES



F. D. B.

Fort-National 1964



AVANT-PROPOS

En publiant ces quelques chapitres de N O T E S sur l'HISTOIRE des K A B Y L I E S , nous avons voulu contribuer à faire mieux connaître u n e partie d'ũ passé de l'Algérie. Il n'a pas été possible de donner d è s maintenant les notes prévues sur la préhistoire. Nous pensons avec M. Ahmad Tawfik Al Madani que "Carthage fut la première puissance nationale qui ait vu le jour en ce pays, qui ait grandi et établi un immense empire : elle a créé une civilisation régionale qui fit sortir les Berbères des ténèbres à la lumière"(1).

Si nous n'avons pas parlé de la présence phénicienne, bien marquée sur les côtes kabyles, c'est également afin de compléter les recherches se rapportant à ce sujet.

Les chapitres sur les périodes arabes et turques paraîtront plus tard. Il ne nous a pas été, non plus, possible de mettre au point une petite esquisse prévue sur les villes les plus importantes des Kabyliès à l'époque romaine.

Je tiens à remercier ici M. le Doyen Lassus, grâce à l'amabilité de qui j'ai pu consulter les documents nécessaires. Ma reconnaissance va également à M. Pier-

re Salama pour ses conseils qui m'ont été si utiles. En outre, il a bien voulu m'autoriser à utiliser sa Carte des Voies Romaines d'Afrique du Nord pour présenter les voies romaines de Kabylie.

Enfin, s'il a été possible de fournir quelques cartes sans lesquelles certains passages risquaient d'être rebutants pour tous les lecteurs et incompréhensibles pour ceux qui ne connaissent pas le pays, c'est grâce à Mademoiselle Tessier qui a bien voulu se charger d'établir et de dessiner ces cartes avec une précision minutieuse.

Notre but a été de rassembler l'essentiel des données acquises sur ces régions. Ainsi, le lecteur, s'il ne découvre rien de nouveau, pourra néanmoins avoir une idée plus précise sur ces périodes historiques.

Il n'a pas été possible d'être complet, or un choix reste toujours discutable et c'est pourquoi nous serons reconnaissants à ceux qui voudraient bien nous faire part des erreurs qu'ils pourraient relever ou des compléments qu'il serait utile de joindre ultérieurement à ces lignes.

F. D.

(1) Kartağınna, p.32, citation de Saadeddine Benche-
neb. Quelques historiens arabes modernes de l'Al-
gérie, in Revue Africaine, t. C, 1956; centenaire de
la Société Historique Algérienne.

PRESENTATION GEOGRAPHIQUE

Pour comprendre les chapitres qui vont suivre, il est utile d'avoir une idée générale de la géographie des territoires où se dérouleront les faits évoqués. Il n'est pas question de faire ici une étude géographique complète, mais seulement d'esquisser des traits généraux.

La Kabylie du Djurdjura, qu'on a pris l'habitude de désigner sous le nom de Grande Kabylie, est une région naturelle bien délimitée, au nord par la Méditerranée, à l'est et au sud par la vallée de la Soumam, (ou Oued Sahel), à l'ouest par l'Oued Isser et son affluent, l'Oued Djemaa. Souvent l'on considère le col de Ménéville, (Tizi n-At Aïcha), comme la limite ouest et il est exact qu'on retrouve souvent ce point dans la géographie historique.

Une chaîne côtière, constituée surtout d'argiles et de grès, est précédée à l'ouest par le petit massif de roches éruptives du Bou-Berak, entre l'estuaire de l'Isser et celui du Sebaou.

Sommets déboisés depuis longtemps, qui ne portent guère que quelques pins et des thuyas en plus de l'habituelle garrigue de lavandes, cistes, lentisques et

genêts épineux. Puis, c'est la chaîne proprement dite qui va s'élever vers l'ouest, toujours proche de la côte, laissant rarement, comme aux environs de Port-Gueydon, une étroite bande de terre presque plane. Les sommets sont élevés et arrêtent en partie la brise de mer, ce qui explique les hautes températures du bassin du Sebaou dans la région de Mirabeau et de Tizi-Ouzou. Le point culminant se trouve au Tamgout des Ait Djennad. Avant d'atteindre Bougie, les hauteurs littorales sont rejointes par la chaîne intérieure.

Toute cette partie est boisée : chênes-liège, chênes zéens et, dans les parties plus élevées, chênes afarès, poussent sur les hauteurs gréseuses. L'élévation de la chaîne oblige à gravir des pentes rudes pour aller de la mer à la vallée du Sebaou : certains cols atteignent 700 mètres, alors que le lit du Sebaou ne dépasse pas 120 m. en altitude à partir du pont de Bou-Behir, point où il quitte la direction nord-sud pour s'infléchir vers l'ouest à quelques kilomètres d'Azazga et étaler son large lit de sable et quelquefois ses eaux. Une courte interruption dans ce cours tranquille : immédiatement avant Tizi-Ouzou, il traverse de s gorges abruptes dans le Djebel Aïssa Mimoun. C e t étranglement de la vallée ne coupe pas réellement les communications puisqu'on évite les gorges en passant par Tizi-Ouzou, (" le Col des Genêts"), à une altitude de 180 mètres seulement. Seule, dans la région, la vallée du Sebaou est une voie de pénétration facile, toujours suivie dès la plus haute antiquité et où se côtoient, comme dans la vallée de l'Isser, vestiges pré-historiques, phéniciens, romains et turcs.

Au sud de cette vallée se trouve le massif kabyle proprement dit, constitué d'argiles et de schistes, de de gneiss, avec quelques affleurements de granite et même de calcaires cristallins. En partant de l'ouest, on trouve les massifs très peuplés des Iflissen, des Maatkas, les crêtes des Beni-Yenni et la région de s Zouaoua de Michelet et de Fort-National. C'est également la région des nombreux villages implantés p l u s au sud sur les basses pentes du Djurdjura. Les planta-

tions d'olivier, épaisses sur les versants des vallées, ne dépassent guère habituellement 600 à 800 mètres en altitude. Ces oliviers voisinent avec les figuiers qui craignent moins l'altitude et les chênes à glands doux qui s'élèvent encore plus haut sur les flancs de la montagne. Les pentes abruptes sont envahies par un maquis d'oliviers sauvages, de filaires, d'arbousiers, de bruyères arborescentes que décorent des guirlandes de clématites blanches, de chèvrefeuille ou de salsepareilles aux fruits rouges. Plus près des petits oueds, c'est la floraison exubérante et embaumée des étoiles de laurier-rose ou la profusion immaculée des myrtes.

L'érosion est, partout, extrêmement violente et de nombreux petits oueds, de s ravins ou l'eau ne coule qu'au moment des pluies, ont découpé les massifs en un dédale invraisemblable où se cachent de s bandes de chacals, des troupeaux de sangliers, une variété de mangouste, (vulgairement appelée raton), des porcs-épics, de rares hyènes. La panthère semble avoir complètement disparu : la dernière signalée a été tuée en 1942. (Vers 1940 mourait à Tifrit n-Ait el-Hadj, près d'Azazga, un vieux chasseur kabyle q u i comptait une dizaine de ces fauves à son tableau de chasse ; dix ans plus tard vivait encore dans ce même village un homme qui avait été défiguré p a r un coup d e griffe alors qu'il se battait au poignard contre une panthère). De nombreuses bandes de singes, (*Pithecus imus*, magot), circulent dans les forêts d'Azazga, de Yakouren, de l'Akfadou et surtout dans la chaîne principale. Pendant tout le printemps et l'été, l e s percnoptères, (vulgairement charognards), assurent la voirie d e s marchés tandis que les grands vautours gris survolent les plus hauts sommets.

Au nord-ouest, la plaine de Dra el Mizan, dont l'altitude varie entre trois et quatre cents mètres, s'ouvre vers la basse vallée de l'Isser par des régions au relief adouci qui ne dépassent pas 500 m. Elle communique par les vallées resserrées de l'Oued Bougdoura et de l'Oued Boghni avec la région de Mirabeau et de

Tizi-Ouzou, tandis qu'à l'est elle se prolonge par des terres parfois vallonnées que l'on appelle plaines de Mechtras et des Ouadhias. Les crêtes des Beni-Ouassif, des Beni-Yenni, Beni-Boudrar l e s séparent de la haute vallée du Sebaou et de la région d'Azazga-Fréha.

Enfin, les sommets rocheux du Djurdjura allongent sur environ soixante kilomètres, de la région de Dra El Mizan jusqu'aux approches de Bougie, leurs dômes, leurs pics ou leurs crêtes de calcaires gris ou, parfois, rouges. Les principaux sommets s o n t l'Haizer, (2133m.), l'Akouker, (2305 m.), et l e Lalla Khedidja qui culmine à 2308 m.

Les pentes, souvent dénudées, possèdent p a r endroits, à partir de douze ou treize cents mètres, de beaux cèdres dominant des bosquets de houx. Parfois de petits plateaux offrent leurs maigres mais parfumés pâturages.

Les neiges couvrent les sommets en hiver. E l l e s persistent, certaines années, jusqu'en mai ou juin. Il en reste toujours au fond de certaines dolines et naguère encore on pouvait voir en été des Kabyles poussant des ânes chargés de sacs de neige agglomérée qu'ils allaient vendre sur les marchés proches de la montagne.

Le Djurdjura constitue le château d'eau de la région et alimente les bassins du Sebaou, une partie de celui de la Soummam et de l'Oued Djemaa, affluent de l'Isser.

Le versant sud du Djurdjura, beaucoup plus sec, a l'aspect d'une barrière plus uniforme et plus nue. La base des pentes est également occupée par une population dense, groupée en gros villages, surtout à partir et au-dessous de l'altitude de 800 m. L à s'étendent des sortes de terrasses où les débris de la montagne sont englobés dans des masses d'argile ferrugineuse aux teintes rougeâtres.

Il faut dire un mot d'une région extérieure à la Kabylie mais limitrophe et qui lui fut souvent liée au

cours de l'histoire : la "plaine" d'Aumale, (Sour el-Ghozlane). Cette région est comprise entre le massif de Tablat et la chaîne dite d'Aumale qui est en réalité la partie occidentale des Bibans.

A cette plaine succèdent d'autres plaines à l'est : celles des Beni Slimane, des Aribis et du Hamza. C'est la région d'Aïn Bessem et de Bouïra. Cette dernière ville s'appelait, à l'époque arabe, Souq Hamza, marché de Hamza, du nom de son fondateur, puis Bordj Hamza. L'altitude varie entre cinq et six cents mètres et l'on passe tout naturellement de là dans la vallée supérieure de la Soumam.

Le fleuve porte, dans sa partie haute, le nom d'Oued Dous qu'il échange ensuite pour le nom d'Oued Sahel et il prend enfin celui de Soumam à partir de son confluent avec l'Oued Bou Sellam. C'est une région assez sèche, car le Djurdjura arrête en partie les pluies : on y cultive le blé et les oliviers y réussissent parfaitement surtout dans la partie inférieure qui se termine par la petite mais riche plaine de Bougie sur un golfe.

Le climat est plus sec et plus chaud, la flore, un peu différente. La faune restela même ; si un peu partout le lion a laissé son nom dans la toponymie kabylienne, (ou l'on trouve des "plateau du lion", "crête du lion", "grotte du lion"), c'est cependant dans cette région que se sont réfugiés les derniers spécimens de l'espèce, aperçus, dans la région d'Ighil Ali, vers 1850.

L'extrémité des Bibans se prolonge au-delà des Portes de Fer et forme ce que l'on appelle ordinairement la Petite Kabylie. Crêtes souvent schisteuses et toujours sèches ou s'agrippent quelques pins, telles se présentent ces montagnes au sud d'Ighil Ali, dans la forêt de Bordj Boni, à la Guelaa des Beni Abbès, forteresse naturelle perchée à 1063 m. d'altitude, célèbre dès l'époque de la dynastie Hammadite. Son rôle de lieu historique sera durable puisque, après avoir été la capitale du "Royaume de Labbès" (de Marmol) que ne

purent vaincre les Turcs, il fut le fief des Mokrani et garde la tombe du bachagha mort en 1871.

Un peu à l'est, le Djebel Bounda s'élève à 1415 m. Puis, ce sont les hauteurs du Guergour, dominant des gorges profondes. Les sommets sont élevés. Au pied de ces hauteurs se trouvent d'innombrables ruines romaines. L'Oued Chertiona fixe par un nom à peine déformé le souvenir de la ville de Sertei, tandis que le Djebel Anini conserve vraisemblablement celui de la grande famille romaine des Aminici qui possédait de vastes domaines dans ces régions. Toujours à l'est, le Djebel Megriss culmine à 1737 mètres et le col de Téniet et-Timm, sur la route de Bougie à Sétif, atteint encore 1160 mètres.

Entre Bibans et Babors, une région de plateaux élevés, découpés par le Bou Sellam et ses affluents, porte de nombreux jardins et vergers.

Vers le Sud, on descend sur les hautes plaines de la région de Bordj Bou Aréridj à Sétif. Si nous revenons vers l'ouest en remontant la vallée de la Soumam, nous trouvons le confluent du Bou Sellam dominé par les crêtes du Djebel Gueldamane, ensuite, près de Sedouk, le Djebel Trouna, (1389 m.), et la forêt de Beni Himmel.

Mais nous sommes déjà sur le territoire des Babors, région élevée, humide, boisée, où nous retrouvons le chêne afarès et le chêne zéen, quelquefois porteur de gui, et abritant d'éclatants massifs de pivoinies rouges, tandis que, dans les plus hautes crêtes du Babor, (2004 m.) et du Tababor, subsistent les derniers et uniques spécimens du sapin de Numidie.

Vers l'est, les montagnes boisées se prolongent avec le Djebel Tamesguida et le Djebel Djemila à côté duquel le col de Fdoulès a livré une inscription romaine célébrant une victoire sur les montagnards.

Dans la plupart des vallées des Babors, la population habite des hameaux dispersés, où les terrasses remplacent le plus souvent les toits de tuiles de s

gros village de la Kabylie du Djurdjura (1).

Les oueds traversent des gorges profondes, dont les plus célèbres sont celles de Kerrata, (Chabet el Akra). En effet, la côte est immédiatement dominée par des hauteurs rocheuses et sauvages.

Nous ne donnerons pas ici de précisions sur la répartition des langues, parlés berbères et arabe. D'une part, un aperçu au moins sommaire sera donné dans le chapitre concernant le peuplement des Kabylies et, d'autre part, la frontière linguistique a varié a u cours des âges. Il est bien certain qu'à l'heure actuelle une partie de la Kabylie orientale dont nous parlerons dans ces notes d'histoire est arabophone et plus ou moins arabisée dans ses coutumes. Les limites approximatives que nous avons choisies correspondent dans une certaine mesure, pensons-nous, à des terroirs assez caractérisés sur le plan de la géographie physique, de la géographie économique et, surtout, historique (2).

(1) Toutefois, les maisons à terrasse existent également, par exemple, aux Ait Irgane et dans la plupart des villages du Kouriet, a u sud des Beni-Yenni. Si, pour ces villages et ceux proches de la montagne, la nécessité de supporter d'épaisses couches de neige peut être une explication, il n'en est pas de même en ce qui concerne d'autres maisons aux Quadhias par exemple. Je ne connais pas d'explication claire à c e s faits.

(2) Il s'agit d'une unité relative qu'il est impossible de séparer de l'histoire générale de l'Algérie et de l'Afrique du Nord.

... ..

... ..

... ..

L'IMPLANTATION ROMAINE

Il semblerait que, avec la période romaine, la Kabylie puisse entrer dans l'histoire. Pourtant, il faudra encore parler de l'obscur plutôt que de lumière. La Kabylie n'a pas son histoire propre et il faut chercher dans l'histoire générale de l'Afrique du Nord les circonstances où ce pays s'est trouvé mêlé à la vie des territoires environnants pour découvrir quelques précisions.

Si nous ne pouvons guère parler de ces inscriptions libyques découvertes en Kabylie du Djurdjura et en Kabylie orientale, c'est que même les plus courtes n'ont pratiquement pu être déchiffrées qu'une partie. Par contre, les ruines romaines ne manquent pas dans certaines régions de Kabylie et d'assez nombreuses inscriptions ont été relevées. Si E. F. Gautier a pu écrire : "Notre Kabylie est étanche à la civilisation française et on n'y trouve pas de ruines romaines"(1), M. Euzennat a publié, en 1955, "l'Histoire municipale de Tizirt"(2). Or Tizirt est un port, mais en plein centre de la côte kabyle. Sans doute ne faut-il voir dans la phrase de Gautier qu'un de ces paradoxes qu'il aimait ou bien n'a-t-il envisagé ce jour-là qu'une la

montagne, les "cimes inviolées" du Djurdjura, le Mons Ferratus des Romains, avec le sens symbolique de dureté et d'invincibilité qu'on s'est plu à donner à l'adjectif et qui surprendrait sans doute ceux qui l'employèrent les premiers (3).

Ce qui est certain, c'est que, pendant une longue période, les Kabylies ont été englobées dans les frontières de l'Afrique romaine, mais là comme sur bien d'autres points à l'intérieur du "limes", Rome s'est heurtée à des obstacles qui renaissaient soit à la suite de l'affaiblissement de l'administration, soit, au contraire, lorsqu'elle voulait imposer plus complètement ou plus profondément son autorité. Il y a eu là des groupes qui se sont montrés réfractaires à la romanisation et il semblerait qu'ils n'ont subi tout au plus qu'une influence superficielle.

M. Albertini (4), parlant de l'Algérie antique, a écrit : "L'Italie, quand l'Afrique du Nord a été réduite en provinces, n'avait pas de population en excès à envoyer au-delà de la mer et la dépopulation de l'Italie est allée s'aggravant. Les Italiens installés en Afrique ont toujours été en petit nombre : ils formaient une élite qui occupait les postes de commandement, encadrait et guidait les indigènes ; leur présence, comparable à celle d'un ferment, incitait les Africains à s'élever d'échelon en échelon vers la cité romaine et vers les avantages et les droits qui y étaient attachés. Rome ... a tenu compte des traditions locales ; ... incapable de peupler l'Afrique, elle était obligée de la laisser aux Africains."

Mais cette politique même exigeait la multiplication de nombreux centres administratifs et militaires. un pays improductif comme les Kabylies n'offrait d'intérêt aux Romains que dans ses régions côtières et ses vallées de pénétration. Mais il fallait bien protéger ces territoires contre les montagnards pauvres et avides de pillage : d'où la nécessité de fonder des postes militaires plus avancés autour des centres urbains et le long des routes.

Malgré tout, ces établissements, quelle qu'elle soit

leur nature, sont autant de points de contact avec les Berbères durant les périodes de tranquillité. Sans doute, le particularisme berbère, immuable semble-t-il au cours des siècles, a rejeté presque entièrement les civilisations qui lui sont venues tour à tour de l'extérieur et n'en a gardé, en apparence, qu'un peu de traces. Ici, plus qu'ailleurs peut-être, les civilisations se montrent périssables. Il ne faudrait pas que ce fait nous pousse à sous-estimer l'importance qu'elles ont pu avoir en un point et en un temps donnés.

La multiplicité des vestiges romains dans une partie de la Kabylie maritime, l'existence de centres importants, comme Saldæ (Bougie) et Rusucouru (Tigzirt) par exemple, paraît en contradiction avec l'affirmation souvent répétée que la Kabylie n'a pas été romanisée.

Il n'est pas possible d'avoir une histoire suivie: nous devons nous contenter de noter ce que ruines, inscriptions et quelques textes anciens peuvent nous donner.

À la mort de Bocchus II, roi de Maurétanie, en 33, Rome gouverna cette province sans toutefois qu'il y ait eu d'annexion officielle.

En ce qui concerne les Kabyliès, Octave fonda quatre colonies sur des territoires déjà occupés par de petites villes anciennes: sur la côte, les ports d'IGILILI (Djidjelli), SALDÆ (Bougie) et RUZAZUS (Port-Gueydon) et, à l'intérieur, à une trentaine de kilomètres de Bougie, dans la vallée de la Soummam, TUBSUP-TU (Tiklat).

À la Maurétanie, dont faisaient partie les Kabyliès, Auguste donna pour roi Juba II qui s'occupa d'art et de littérature. Élevé à Rome, il connaissait le latin, le grec et le punique; sa femme, Séléne, fille d'Antoine et de Cléopâtre, avait également été élevée à Rome. Rien ne nous est parvenu de ses nombreux écrits. Il embellit sa capitale, Iol, qu'il appela Cæsarea en l'honneur de l'empereur.

Parmi les lettrés et les artistes qu'il attira à sa cour, il y eut de nombreux Grecs (5). Rien ne nous indique dans quelle mesure ces développements de la civilisation gréco-latine, entée sur un fond punique, ont pu atteindre les Kabylies en dehors de ses centres déjà existants. Ces derniers, en tout cas, ne purent rester en dehors de cette influence. Si l'on songe que ce roi régna 48 ans et que son fils, Ptolémée, ne fut assassiné qu'après 27 ans de règne, on peut admettre que cette influence ne fut pas négligeable dès avant l'annexion pure et simple du pays par Rome (6).

A cette époque, il semble que l'occupation romaine soit bien faible en petite Kabylie et à peu près nulle dans les massifs montagneux des Bibans et des Babors. Ces régions étaient vraisemblablement moins peuplées que la Kabylie du Djurdjura et peut-être encore plus pauvres. A part quelques *gisements métalliques* (7), on ne voit pas ce que les Romains auraient pu aller y chercher.

Ces régions resteront peu connues et peu perméables aux influences étrangères, surtout à l'est de l'Oued Agrioun. Les caractères de la géographie physique suffiraient à l'expliquer. Si l'on s'avance à une trentaine de kilomètres à l'est de Bougie, la côte devient plus sauvage et plus inabordable d'une façon continue jusqu'aux environs de Djidjelli. Pas de ports, pas de plaines côtières, des massifs montagneux boisés, un relief très tourmenté à l'intérieur. La plupart des oueds, coulant dans des ravins profonds, ne font que rendre plus difficiles les moyens de communication.

Cependant, si l'on considère plus attentivement cette région (8), le nombre des ruines, d'importance inégale, qui subsistaient encore il y a un peu plus d'un demi-siècle, il faut bien convenir de ce qu'il y a eu une certaine pénétration du pays.

On souhaiterait pouvoir dater cette implantation romaine, ce qui permettrait, en particulier, d'en mesurer la durée : c'est malheureusement impossible dans la plupart des cas.

Sans nous attarder pour l'instant à étudier l'importance de la colonisation romaine dans la plaine de Bougie et la vallée de la Soummam, suivons les routes en notant les principaux établissements connus. Parmi les voies romaines relevés avec certitude (9), il y en avait une qui partait de Saldæ (Bougie) et, suivant la côte, passait par MUSLUBIUM (Sidi Rehane), entre l'embouchure de l'Oued Agrioun et le Cap Aokas. On a retrouvé des restes de l'enceinte et, un peu à l'ouest, près de l'Oued Djemaa, une tour. Ce centre eut une certaine importance puisque là se trouvaient des greniers (horrea) où l'on entreposait les blés de l'annone (10) avant de les embarquer pour Ostie. C'est du moins l'avis de Cagnat, car Courtois (11) ne pense pas que la région, pauvre en céréales, ait pu en exporter. Ce qui est certain, c'est que ce point de la côte est, par le réseau routier de l'époque, le plus proche de Sétif et des riches plaines céréalières de cette région. Cette route, qui passait par LESBI et HORREA (Ain Roua), était soigneusement gardée. C'est ainsi, par exemple, que le col voisin d'AQUA FRIGIDA était surveillé par trois forts dont l'un se trouvait sur le pic de Kefrida (12). Grâce à une inscription (13), nous savons que le centenarium d'Aqua Frigida (Kefrida) fut reconstruit et amélioré par le "praeses" de Maurétanie Césarienne, Aurélius Litua, vers 290.

De Muslubium en suivant la c ô t e, on arrivait à CHOBA, ville forte également entourée de murailles et qui occupait une superficie de 14 hectares environ. Outre des restes de murs, on y a trouvé également des débris de sarcophage. Enfin, une inscription nous apprend que, sous Septime Sévère, "les bains de ses citoyens libres d'Aelius Choba ont été construits aux frais du public" (14). Ce lieu porte de nos jours le nom de Ziama. La voie s'acheminait ensuite vers IGILGILI (Djidjelli). Puis, avant d'atteindre CHULLU (Collo), elle traversait un centre important, TUCCA, à l'embouchure de l'Ampsaga (Oued el Kebir-Rhumel). Sur la rive gauche de ce fleuve, une route rejoignait la ville de MILEV (Mila). Nous sommes ici un peu en dehors

des limites de notre étude mais il est nécessaire de signaler, pour la compréhension de certains événements, l'importante voie qui partait de CIRTA (Constantine) vers Milev, CUICUL (Djemila), SITIFIS (Sétif). On pouvait aussi, du moins est-ce très probable, passer de Bordj Bou Arréridj et de sa région où se trouvent de nombreuses ruines et gagner ensuite AUZIA (Aumale) par le sud des Bibans qu'on évitait de traverser.

Les Hautes Plaines de Sétif étaient largement colonisées. Cette région et les villes que nous venons de citer sont en dehors des zones kabyles. Elles en sont suffisamment proches cependant, non seulement pour jouer un rôle dans les faits militaires, mais pour que leur influence fut réelle dans les périodes de paix, grâce à de nombreux contacts avec les populations montagnardes : ouvriers agricoles descendant dans les plaines au temps des moissons, paysans venant vendre les produits de leur pays sur les marchés et se ravitailler en blé.

Pour l'intérieur du massif des Babors, sans chercher dans le détail les pistes qui ont nécessairement joint entre eux les différents lieux où l'on a reconnu des vestiges romains, notons au moins les principales routes étudiées par M. Salama. Deux d'entre elles partaient de Sétif : l'une vers Horrea, Lesbi (15) et TUBSUPTU (Tiklat) ; l'autre vers AD SAVA MUNICIPIUM, AD OLIVAM, puis se divisait en plusieurs branches et aboutissait au très important centre de Tubsuptu et à d'autres points proches de la vallée de la Soummam.

On remarquera aussi la route qui, de Tablast, près de Beni-Mansour, traversait les Bibans (16) (mais à l'est des Portes de Fer qu'elle évitait) pour atteindre Bordj Medjana et la région du Hodna. Cette voie, ou du moins une route suivant la même direction et utilisant sans doute en partie le même tracé, jouera longtemps un rôle important et spécialement à l'époque où la dynastie Hammadite règnera à la Kalaa et à Bougie.

Non seulement la Medjana et les plaines de Sétif,

mais toute la vallée de la Soummam et la plaine du Hamza qui la prolonge (17) entre le Djurdjura et les Babors, étaient couvertes de ruines de colonies agricoles, mais des routes traversaient les régions montagneuses des Bibans et des Babors. Outre les petites villes fortifiées, il y avait de nombreux postes militaires. Il semble donc que les habitants aient eu assez souvent à se défendre. Nous savons que, vers 250, des invasions barbares ont ruiné au moins partiellement les établissements romains de ces régions. C'est vers 260 que les barbares nomades qui occupaient les hautes plaines de la frontière du Maroc jusqu'au sud-est de Sétif font des incursions vers le nord. Mais ils ne sont pas seuls et leurs alliés sont bien des tribus kabyles : Quinquégentiens et Fraxinenses.

Nous avons vu précédemment que c'est vers 290 que le centenarium d'Aqua Frigida fut reconstruit. Il semblerait raisonnable de conclure avec E. Mercier : "Il est assez difficile de préciser si, en dehors de la vallée de l'Oued Sahel, le massif des Beni-Abbes et ceux qui s'y rattachent jusqu'à la vallée de l'Oued Bou Sellam, ont été occupés effectivement par les Romains. De tout temps, cette région extrêmement abrupte a été très peuplée. Les villages y remontent à une haute antiquité et on ne trouve de traces de ruines romaines nulle part, pas même à Kalaa (18). Je crois probable que ces régions n'étaient que tributaires."

Dans un rapport, ou plus exactement une lettre du Capitaine d'Yanville (19) écrite en 1856, cet officier qui a parcouru rapidement le pays déclare : "La petite Kabylie a été presque complètement occupée, militairement du moins. Nous l'avons parcourue l'année dernière dans plusieurs directions et, de tous côtés, nous avons trouvé les cols ou lieux de passage défendus ou protégés, des postes dont les débris sont très apparents. Là aussi, peut-être, certaines parties trop sauvages ou trop difficiles, telles que les Ighzer, n'étaient-elles pas occupées militairement, mais entourées seulement d'une ceinture de postes placés aux

différents débouchés. Ce système, appliqué en petit du côté de l'Oued Sahel, semble avoir été pratiqué sur une plus vaste échelle à l'égard de la Grande Kabylie. Le pâté montagneux et rocheux du Jurjura n'a pas été occupé, mais tous les débouchés en étaient gardés dans les deux grandes vallées qui l'enceignent au nord, à l'est ou au sud... Le pays, soumis à une espèce de blocus, était forcé, suivant moi, de reconnaître la loi du vainqueur, ne fût-ce que pour avoir le droit de manger et la réputation de ces fiers montagnards me semble avoir été établie plutôt pour notre amour-propre national que par les récits anciens."

C'est donc la même idée que celle exprimée par Mercier. Le pays aurait contenu des établissements militaires et ce sont les seules ruines romaines qu'on y trouve. Toutefois, il y a peut-être lieu de reviser le procès. Si l'on admet que les régions situées à l'est et au nord-est de la partie de la vallée de la Soumam comprise entre les Portes de Fer (Beni-Mansour) et la mer étaient boisées et assez peu peuplées dans l'antiquité, sans croire à une densité extraordinaire de vestiges romains, on peut admettre une romanisation relative, étant bien entendu que peu de Romains se sont fixés dans les régions vraiment montagneuses.

Cependant, ce texte semble devoir être accueilli avec quelques réserves : sans doute, il n'y a pas de ruines antiques à la Guelaa des Beni-Abbès et le mur qu'on indique quelquefois comme romain est bien identique aux murailles qui datent de la période des "Sultans de Labbès" (Marmol) ou, tout au plus, des sultans Hammadites et de la voie royale (Triq es soltan) qui joignait la Kalaa des Beni-Hammad des monts du Hodna à Bougie.

Mais, outre les traces de voie romaine près d'Irill-Ali, il y a le petit poste, sans doute militaire, de Bordj Boni qui est encore bien visible. Il y a surtout non loin de là, à Teniet el Khemis, un centre qui fut important, où l'on trouve encore, au milieu de ruines peu distinctes, des pierres tumulaires, des "tabulae"

avec personnages et inscriptions dont certaines sont d'une belle gravure. Poste considérable, aux enceintes bien marquées faites de colonnes, de chapiteaux, de pierres de grand appareil. Les inscriptions tumulaires remontent à des époques très distinctes. Elles sont singulièrement disposées, ce qui permet de croire qu'elles ont été déplacées à l'époque byzantine, lors de la marche de Bélisaire vers Césarée (20)."

Le poste militaire était à part. En outre, il semble bien qu'il y avait là un embranchement: d'une part vers le poste de Bordj Boni : ce point se trouve plus exactement près du village des Ouled Rached. Outre des bases en belles pierres de taille qui disparaissent peu à peu au profit de ses villages, on trouve encore quelques traces d'occupation sur la colline voisine. On a vue sur le col de Teniet el Khemis. Cette voie, ou cette piste, devait être celle indiquée comme rejoignant la vallée moyenne de la Soummam vers Tablast.

D'autre part, vers le NNE à partir du col de Teniet el Khemis, la voie romaine Medjana-Tiklat était défendue, au défilé du Djebel Tefreg, par un oppidum qu'a remplacé le village de Kolla à Azrou Rifouf, au passage de Tizi Atmour et au village de Tissa, par des postes carrés moins importants (21).

Néanmoins, dès 1888, le Capitaine Brochin (22) avait signalé dans la région d'Ain Roua-Zemmoura, sur un terrain ayant approximativement 32 kilomètres d'est en ouest et 20 kilomètres du nord au sud, une occupation agricole très dense, indiquée par un grand nombre de maisons isolées, des fermes sans doute, presque toujours placées à portée de terrains productifs :

"La position topographique de beaucoup d'entre elles semble indiquer une période de grande sécurité; car il ne paraît pas que, dans le choix des emplacements, on se soit bien sérieusement préoccupé du cas où l'on aurait quelque agression à redouter. Sans doute plusieurs de ces positions sont parfaitement choisies au point de vue militaire, mais ce n'est point le cas général, contrairement à ce que nous avons presque

toujours remarqué dans les différentes parties de l'Algérie que nous avons parcourues. Trois points seulement sont organisés en vue d'une défense éventuelle de la ville de SERTEI ; un poste protégeant les approches de la ville en direction de SITIFIS ; un plateau très remarquable près du village d'El Hammam a u débouché des gorges du Guergour. La plupart des établissements de la région étaient, ainsi que nous l'avons dit, des maisons isolées ou de petits groupes de maisons. Cependant, nous avons relevé en dix-huit endroits des traces d'agglomérations plus importantes : hameaux, petits villages, petits bourgs. Si l'on réfléchit que ces localités plus ou moins considérables se trouvaient distribuées dans un espace de 15 à 20 kilomètres seulement sur 32, on admettra sans doute que cette région devait être autrefois très florissantes.

En trois points l'abondance et l'étendue des ruines indiquent l'existence à l'époque romaine de véritables petites villes. L'un de ces points est situé à cinq kilomètres environ au sud de Zemmoura, vers l'extrémité sud-est de la crête désignée sous le nom de Ras el Kheil. Nous n'avons d'ailleurs à signaler à cet endroit que l'abondance des matériaux maintenant épars sur le sol. Mais les deux autres points : Sertei et El Hammam, méritent une description détaillée."

Nous ne parlerons pas ici de Sertei (Kherbet Guirra) autrement que pour signaler l'importance des vestiges : citadelles, ruines de basiliques chrétiennes, sinistres païens et chrétiens, inscriptions diverses, mosaïques, car, étant donné sa position et son importance, nous croyons utile de lui réserver une place dans le chapitre sur les villes romaines de Kabylie. Nous nous contenterons de citer seulement une phrase de ce rapport qui semble confirmer la profondeur de l'implantation romaine dans ces régions : "Il ne serait pas impossible qu'on eût, à l'époque chrétienne, édifié la basilique de Sertei sur l'emplacement d'une citadelle jugée inutile." L'insécurité n'aurait donc pas

été aussi continuelle qu'on le dit souvent.

Mais il y a plus, car, si, même parmi les premiers découvreurs de ruines romaines, certains ne se sont pas laissé arrêter par le principe a priori : on ne découvre que des postes militaires, à une époque plus récente, malgré les destructions progressives, nous trouvons une confirmation de l'importance des établissements romains ou berbéro-romains. En effet, dans une "Excursion archéologique au Guergour" - Été 1938 - (23), Leschi reconnu, parmi les vestiges donnés pour de s fortins, plusieurs ruines de chapelles chrétiennes. Non seulement il retrouva une partie des ruines signalées par l'Atlas Archéologique de Gsell, mais il en a relevé d'autres ainsi que des inscriptions inédites. Nous citerons seulement quelques lignes de la conclusion de cet article :

"Tels sont les documents recueillis au cours d'une tournée d'une semaine dans une région qui passe pour avoir été romanisée. On remarquera, cependant, que la vallée moyenne du Bou Sellam a fourni de s épitaphes attestant un certain degré de romanisation et une pratique de latin. Mais, surtout, ce qui frappe le voyageur attentif, c'est la pénétration du Christianisme au sein de ce pays berbère. A Sidi N'zar, à Ain Dokoar, au col d'Azrou, peut-être à Kelouane, sûrement au Hamman-Cuergour et à Algrège, le Christianisme manifeste clairement sa présence. Les fortins signalés sur les hauteurs sont, du moins ceux que nous avons visités, des chapelles ruinées qui devaient jalonner les pistes et les passages des cols."

Je n'aurai pas l'impertinence d'ajouter quelque chose à ce témoignage. Réserveant pour une autre partie de ces NOTES sur l'histoire des Kabylies la question du Christianisme, je l'ai seulement cité comme preuve de la pénétration romaine.

KABYLIE du DJURDJURA

Malgré des ressemblances, la situation ne fut pas identique en Grande Kabylie.

Une voie romaine, venant d'ICOSIUM (Alger), suivait la côte en passant par RUSGUNIAE (Cap Matifou), RUSUBICARI MATIDIAE (Mers el Hadjadj). Après l'Oued Serbes (Isser), on rencontrait le municiple de CISSI dont les ruines nombreuses couvraient une étendue assez importante et qui était protégé par des murailles, puis RUSUCCURU (Dellys).

Nous savons peu de choses sur cette ville qui, d'après les vestiges connus, couvrait près de 25 hectares.

Suivant toujours la côte, où les traces de constructions antiques ne sont pas rares, la route arrive aux deux villes de IOMNIUM (Tigzirt) et de RUSUPISIR (Taksebt) dont nous aurons à parler un peu plus longuement.

Restent deux points assez importants : RUZAZUS (Port-Gueydon), puis les ruines de Ksila, qu'on identifie parfois avec Rusupisir. Enfin, passés les restes visibles à l'embouchure de l'Oued Daas (Vabar?), la route s'éloigne un peu des falaises trop à pic, pour suivre les crêtes vers Toudja et Saldæ toute proche.

Il existait aussi une voie importante qui suivait à peu près la direction de la route actuelle : Ménerville, Tizi-Ouzou, El Kseur, Bougie. La région de Ménerville-Bordj Ménaiel possède de nombreuses ruines romaines qui décèlent l'existence d'établissements agricoles actifs. La ville de Dra Zeg Etter (24) était un nœud de communication important puisque des routes la reliaient aux villes de la côte : Cissi, Rusuccuru, également encore au petit centre de TIGISI (Horace Vermet) et, probablement, vers le sud, à Boghni, CASTELLUM AUDIENSE (Ain Bessen) et AUZIA (Aumale). La route principale, quittant Dra Zeg Etter passait légèrement au sud, semble-t-il, d'Haussonvillers. C'est de ce côté que se trouvait le CASTELLUM TULLEI (Diar Miami), où un chef kabyle commandait au nom de Rome au III^e siècle.

Laissant un peu au nord l'emplacement de l'actuel Tizi-Ouzou, la route suivait à flanc de coteau la rive gauche du Sebaou gardée par de nombreux fortins dont l'un, le centenarium d'Aguemoun Oubekar, au nord de Fort-National, avait été construit par le praefectus Aurelius Masaisilen, berbère lui aussi.

Après avoir franchi cette région où les vestiges sont encore nombreux, la voie atteignait BIDA (Djemaa Saharidj) (25) dont nous devons reparler un peu plus longuement.

A l'est, la route semble ne plus rencontrer que des postes militaires. Signalons seulement parmi eux Ksar En Chebel, à l'ouest du village du même nom, à une altitude de 860 mètres. Ce fort carré, de 50 mètres de côté, flanqué de tours rondes, était construit en pierres de taille sans ciment; l'épaisseur de la muraille était d'un mètre cinquante environ. Dominant bien la région, il pouvait, selon Vigneral, communiquer par signaux lumineux avec la tour qui se trouve au pied du Tamgout des Ait Djennad et notée sur les cartes sous le nom de Daouark qui elle-même avait vue sur le poste militaire de Ruzazus. Une inscription (26) indique que cette tour, tombée en ruine, a été relevée par les habitants de Ruzazus sous le règne de Septime Sévère. Il existait, non loin de là, une fontaine aménagée par les Romains, mais elle a été entièrement refaite vers 1950 (27).

Signalons encore le fort de Ksar n Kebbouche, au sud-est d'Adekar. Construit également en pierres bien taillées, sans ciment, ses côtés les plus longs mesurent environ quarante mètres. Il surveillait la route qui allait vers Saldæ par les crêtes de Toudja et l'embranchement qui descendait vers Tusuptu. Il semble bien qu'une piste devait, vers le nord, rejoindre un point de la côte, peut-être Ksila.

Nous n'avons pas l'intention de signaler toutes les ruines reconnues, mais, après cette vue d'ensemble et avant d'évoquer l'importance de certaines villes, il paraît utile de noter les vestiges, même peu impor-

tants, relevés à proximité du massif du Djurdjura lui-même.

Tout d'abord, à l'est de l'Oued Bougdoura, un fort carré de 45 mètres de côté : Ksar mta Bent es Soltan; chez les Beni Zmenzer, plusieurs ruines et des pierres tombales à El Kheloukh et un fort à Aguemoun.

Si nous nous rapprochons de la haute montagne, tout à l'ouest, une petite forteresse existait à Takdempt, chez les Ait Khalfoun.

A Tizi Kheniff, en dehors des vestiges d'un poste militaire et de débris de poteries, de briques, on a trouvé autrefois des tombes.

Plus près de Dra el Mizan, les pierres et vestiges sont plus nombreux, au point que, près de la source d'Ain Zaouia, Vignerat croit à l'existence d'un "petit centre agricole qui a pu couvrir un hectare et demi" (28).

Chez les Ait Mendès, à Alma n Ezmala, un poste militaire "qui a dû être considérable" (29). Notons la Çoumaa Iroumien, sans doute petit poste militaire, et, plus à l'est, près de Tigounseft, les vestiges d'Azrou n Tiri, où l'on a retrouvé, avec des pierres taillées, des tuiles et un chapiteau : "Ce monument aurait été un édifice païen ou chrétien destiné à attirer de loin les regards" (30).

Non loin de là, encore dans le massif du Kouriet, le poste militaire d'Irbir. A deux-cents mètres de Tigounseft, on voit sur un rocher long de 20 mètres et large de 6 ou 7, un poste romain bien caractérisé : il comprenait un réduit de pierres de taille cimentées auquel on accédait par une fente taillée dans le rocher. Près de là a été trouvée une médaille portant une effigie de l'empereur "Antoninus" (fin du IIIe ou début du IIIe siècle).

Dans la vallée des Ait Bou Assif toute proche, la fontaine du marché a été signalée comme romaine. Près du village d'Ait Bou Mahdi, un petit bâtiment de 5 mètres de côté, en moellons bruts avec chaînes de briques, surmonté d'une sorte de pyramide, est certainement un tombeau. Personne dans le pays ne se souvient

qu'il ait existé quelque autre ruine à proximité.

Enfin, des vestiges romains ont été signalés à Tiroual, village touchant la montagne. Il semble difficile de retrouver ces traces reconnues autrefois par Aucapitaine. Vigneral note toutefois au sujet de ce lieu : "Je ne l'ai pas visité, mais j'ai vu à Fort-Napoléon des briques incontestablement romaines et des fragments de ciment qui en provenaient."

Aussi ne faut-il pas s'étonner que M. Salama indique, non comme certain mais supposé, un embranchement de la route Dra Zeg Etter - Aumale vers Boghni et Irbir.

Quelques autres ruines ont moins d'importance : des restes d'une conduite d'eau subsisteraient encore actuellement près de Tizi n Djemaa, au SSE de Michelet. Quant à Koukou, où l'on avait noté des pierres de taille et une citerne, il semble difficile d'y trouver des vestiges romains qu'avait cru pouvoir signaler le Général Daumas (31), sur renseignements d'ailleurs. Vigneral, d'accord avec la plupart de ceux qui ont visité ce site, déclare : "Je n'y vois rien de romain que, peut-être, quelques briques cannelées dans la Djemaa el Kebir et elles ont pu être apportées ici de Djemaât es Sâhrîdj" (32). Il ne fait pas de doute que les restes de murailles actuellement visibles datent de l'époque des Rois de Koukou (début du XVII^e siècle). Sur un point au moins, on trouve quelques grandes briques plates dans la muraille. Elles ne sont pas de fabrication kabyle, mais pourraient être turques. Il est certain que Koukou est peu éloigné de la voie romaine qui, venant de Djemaa Saharîdj, passait près de Souamma et, traversant le Bou Behir, remontait près d'Ifira, où elle est encore visible, vers Ksarn Chebel. Ce poste serait concevable comme surveillant la vallée pour contrôler les groupes berbères venant de la région de Michelet.

Les notes concernant ce chapitre sont portées aux pages suivantes.

- (1) E.F.GAUTLIER, Le cadre géographique de l'Histoire, ch. I de Histoire et Historiens de l'Algérie. Paris 1931
- (2) Maurice EUZENNAT, Histoire municipale de Tizirt-Russuccuru Colonia et Municipium. Mélanges de l'Ecole Française de Rome. 1955. p.128 et sqq.
- (3) Le Mons Ferratus, signalé par la Table de Peutinger, par Ammien Marcellin. Gsell, in Vieilles exploitations minières dans l'Afrique du Nord, (Hespéris 1928 - I) note: Cette appellation convient mieux à la partie NE de cette région, du côté de Bougie, dont la richesse en fer n'est pas ignorée des Anciens mais ne prouve pas une exploitation active.
- (4) ALBERTINI, l'Algérie antique, ch.IV de Histoire et Historiens de l'Algérie. Paris 1931. (p.103)
- (5) L'épigraphie de Césarée prouve qu'il y avait de nombreux Grecs dans cette ville sous Juba II et son successeur; cf. BERBRUGGER, Revue Africaine 1856, I, p.36.
- (6) Signalons, au passage, le nombre relativement important des mots grecs qui sont passés dans les parlers kabyles. Sans doute, certains d'entre eux sont venus par l'intermédiaire du latin, quelques-uns, peut-être, doivent leur origine aux traducteurs arabes des auteurs grecs à qui les Kabyles les auraient empruntés; mais il en reste d'autres, venus directement du grec, probablement à une époque ancienne.
- Les Carthaginois furent en contact avec les Grecs en Sicile, mais, à Carthage même, il y eut des artistes grecs. Comme en Phénicie, la langue grecque l'était déjà anciennement à Carthage et le Carthaginois Magon n'ignorait pas cette langue. D'autre part, il y avait des Grecs, au moins en Numidie, à l'époque de Massinissa qui les attira à sa cour de Cirta. Parmi les inscriptions grecques connues, on n'en a trouvé une écrite en caractères grecs mais en langue punique: (v. G.CAMPS, Massinissa ou les débuts de l'Histoire, in Libya, 1960 - I, p.201).
- (7) GSELL note que les Romains se sont assez peu intéressés aux ressources minières de l'Afrique du

Nord. C'est ainsi que l'on a trouvé dans le port de Césarée des saumons de plomb importés d'Espagne; Pline l'Ancien, écrivant en 70, ne signale aucune mine africaine. (S.Gsell, Vieilles exploitations minières dans l'Afrique du Nord, in Hespéris, 1928 - I, p.4).

- (8) Cf. GSELL, Atlas Archéologique, f.7.
- (9) Cf. P.SALAMA, Les Voies Romaines de l'Afrique du Nord, Alger 1951.
- (10) Cf. CAGNAT, L'annone d'Afrique, in Mémoires de l'Académie des Inscriptions, spéc, p.211.
- (11) Cf. COURTOIS, Les Vandales et l'Afrique, p.211 et ibid. notes 6 et 7.
- (12) Cf. CAGNAT, L'armée romaine d'Afrique, p.632.
- (13) Cf. C.I.L. VIII, 21, 215.
- (14) Cf. BERBRUGGER, in Revue Africaine, 1867, p.311.
- (15) De Lesbi, un embranchement g a g n a i t Muslubium. C'est le trajet dont nous avons parlé plus haut.
- (16) Ruines du petit poste de Boni, du centre important de Teniet el Khemis (Siour) et de Cholla entre autres.
- (17) Non loin de Maillot se trouvent les restes d'une ville qui couvrirait une vingtaine d'hectares; on peut penser à VASAGADA. Il y a de s traces de petits travaux d'irrigation. C'est le point nommé Tachachit. Cf. GSELL, Atlas Archéologique, f.15 Akbou, N 27.
- (18) Kalaa, ou Guelaa, des Beni Abbès. - Cf. MERCIER, B.A.C. 1886, p.478.
- (19) Lettre du Secrétaire de la Société d'Archéologie de Constantine, in Recueil de la S.A. 1856-1857.
- (20) Bulletin d'Archéologie du Comité, 1886: N o t e s sur les ruines e t les voies antiques de l'Algérie, recueillies p a r les brigades topographiques e t communiquées par M. le Colonel Mercier, 1885.- Cf. également pour les postes militaires: BAC 1886, pp. 467 et 477.

- (21) Cf. CAGNAT, op. cit. p.63.
- (22) Capitaine BROCHIN, Notes sur les ruines antiques de la région du Haut Bou Sellam, in B.A.C. 1888, p.422.
- (23) Cf. Bulletin de la Société Historique et Géographique de la région de Sétif, 1941, pp.143-167.
- (24) Ce nom a deux sens possibles: la crête de la becquée de l'oiseau, ou bien: la crête de la fiente de l'oiseau. Le terme se retrouve dans une vieille chanson que chantent encore les enfants de Laghouat, pendant le Ramadan. Quant au nom antique du point en question, nous l'ignorons absolument.
- (25) Bida Colonia, comme par Ptolémée et l'Itinéraire d'Antonin; appelée aussi Bida Municipium, Biddil; c'est sans doute aussi Syda de la Table de Peutinger.
- (26) Cf. C I L 89, 91: "Sous le règne de l'Empereur César Lucius Septimius Severus ... Grand Pontife et de l'Empereur Marc Aurèle Antonin, de son frère Géta et de Julia Donna, mère des deux Césars Augustes, les citoyens de RUZ(azus) ont relevé avec un bon vouloir diligent une tour tombée en ruines". BERBERUGGER, Rev. Af. 1866, p.157. Le texte porte RUS... Pour l'identification de ces villes, cf. GSELL, Atlas Archéologique, f.6, N° 87; cf. aussi CARCOPINO, in Rev. Afr. 1914, N° 293, p.21; discussion de Frézoul et Huss: Identification des villes de la côte kabyle à l'ouest de Bougie: M.E.F.R, 1954.
- (27) "Fontaine romaine très bien conservée": B. A. C. 1885, p. 354; VIGNERAL, Ruines Romaines de l'Algérie, Kabylie du Djurdjura, Paris 1868, p.64.
- (28) VIGNERAL, op. cit. p.80.
- (29) ibid. p.82.
- (30) ibid. p.84.
- (31) DAUMAS et FABAR, La Grande Kabylie, Etudes historiques, Paris 1847; p.11.
- (32) VIGNERAL, op. cit. p.94.

L'OCCUPATION MILITAIRE ET SON ROLE DANS LA ROMANISATION

Les auteurs qui ont étudié l'histoire romaine d'Afrique du Nord insistent pour la plupart sur la place tenue dans nos régions kabyles par les établissements militaires. Nous avons déjà noté, en parlant des routes, nombre de forts et de fortins. Serait-ce s o u s l'influence de l'ouvrage magistral de Cagnat, L'Armée romaine d'Afrique, qu'on donne souvent u n e place si importante à cet aspect, ou bien parce que les ouvrages militaires, solidement construits, ont mieux résisté aux hommes et au temps ?

Ce ne sont certainement pas les seules raisons. En tout cas, s'il est exact que la multiplicité de c e s ouvrages indique, au moins pour une période, soit les difficultés de la conquête, soit l'importance de l'effort nécessaire pour maintenir l'autorité établie, je crois aussi possible d'en tirer d'autres conséquences étant donnée la durée de la présence romaine.

Il est certain que les régions montagneuses n'ont pas été occupées dès le début, qu'elles ont été fréquemment soulevées par des insurrections dont nous parlerons dans un autre chapitre et que, enfin, tout au long de l'histoire, elles fourniront des repaires pro-

pices à des bandes de brigands. En Afrique du Nord, qui ne tient pas la montagne ne tient le pays que d'une façon précaire : *Celui qui a des parents dans la montagne ne craint personne dans la plaine*, dit le proverbe kabyle.

Disons donc un mot de cette organisation militaire du pays avant de voir le rôle qu'elle a pu jouer.

La Kabylie du Djurdjura était surveillée par trois limes : le Limes Bidensis, au nord, (BIDA, Djemaâ Saharidj), le Limes Tubusubditanus, au sud, dans la vallée de la Soummam, avec, pour chef-lieu, TUSUBTU, (Tiklat), et probablement, à l'ouest, le Limes Tablastensis, dont le chef-lieu était peut-être TABLAST, à trois kilomètres à l'est de Tazmalt (1).

Au sud, le Limes Auziensis, (Auzia, Aumale), pouvait avoir son rôle à jouer comme nous le verrons à propos de la guerre de Firmus. A l'est des Kabylies, il y a bien des bases militaires, comme le Castellum Victoriae, près de Djidjelli, mais les seuls limes mentionnés sont nettement en dehors : THAMALLULA, (Tocqueville) et, au nord du Hodna, ZABI, (Bechilga).

S'il est démontré (2) qu'il ne faut pas considérer le limes du sud de l'Afrique romaine comme une frontière linéaire et que, non seulement il existait des éléments défensifs en deçà et au-delà du limes, même marqué par un fossatum, mais que, en outre, des colons furent parfois installés au-delà, à plus forte raison pense-t-on pouvoir considérer ces limes extérieurs comme des marches, des régions militaires destinées à surveiller des points sensibles.

Au chef-lieu résidait un *praepositus limitis* commandant les forces militaires de la région. Ces forces étaient composées d'ordinaire par les *limitanei* (3). Ces colons ont été décrits par le Code Théodosien. Cette organisation, qui semble encore exceptionnelle sous Alexandre Sévère, devient régulière après Dioclétien. Primitivement, ces *limitanei* étaient des vétérans ; plus tard, ce seront tous les habitants des limes qui étaient propriétaires de terrains. Sévère Alexandre comprit qu'ils serviraient l'empire avec plus

de cœur s'ils défendaient en même temps et par là même leur propriété" (4).

Il ne s'agit plus là d'une récompense de services passés, comme pour les vétérans, mais le titre de propriété est attaché à une obligation continue; la population, exemptée d'impôts, est tenue d'être armée, d'accomplir certains exercices et d'être prête à intervenir en cas de guerre ou de tentative de razzia de la part de tribus insoumises ou révoltées (5). Mentionnons en outre les *fœderati*. Ce sont, semble-t-il, à l'origine, de véritables milices composées d'autochtones, commandés par leurs chefs et payés par l'Etat romain. Mais, à partir de Dioclétien, ils font partie de l'armée romaine, défendent le limes auquel ils confinent, sous les ordres de *s præpositi militum* (6).

Terminons cet exposé en donnant, d'après Cagnat (7), l'organisation militaire de ces régions. "Dans les Maurétanies, le système de défense adopté est un peu différent, (de celui de l'Africa de Numidie), ce qui tient à la nature du pays: le mode de surveillance qui convient à de grandes plaines ou à de larges vallées ne peut être appliqué avec succès dans une zone très montagneuse; il faut donc multiplier les postes et donner aux habitants la possibilité de se soustraire à une attaque imprévue: de là, un élément nouveau qui apparaît, à côté des autres, en Maurétanie et qui est presque inconnu en Numidie au Haut Empire: la ville fortifiée.

Tantôt, ce sont de gros villages qui se créent à côté des camps et par eux. Les habitants vivent pendant quelque temps à l'abri du camp voisin, quitte à s'y réfugier en cas d'alerte; puis, quand le centre a pris un grand développement, il faut bien qu'il se suffise à lui-même: alors, il élève des murs à ses frais et devient place forte.

... Il y avait aussi des enceintes fortifiées, sortes de "maisons de commandement", qui pouvaient, en cas de besoin, servir de refuge aux familles et aux troupeaux des fermes; enfin, les nombreuses tours (8) sur les points élevés, qui permettaient à la fois la

surveillance et les signaux au moyen de feux, système si général en Maurétanie que les particuliers eux-mêmes y avaient recours afin de relier leurs bordjs aux lignes stratégiques dont ils dépendaient. Pour eux aussi bien que pour les troupes du pays, ces tours étaient, comme il est dit dans les inscriptions, la sécurité et le salut."

Notons, pour terminer cette énumération, l'existence de forts portant le titre de *centenarium*. Deux sont attestés, en Kabylie, par des inscriptions : celui du col de Kéfrida, à l'est de Bougie, reconstruit et amélioré après 203, et celui d'Aguemoun Oubekar, au Nord de Fort-National. Voici ce qu'en dit Gauckler (9) : "Un *burgus centenarius* est cité par la *Notitia Dignitatum* en Italie. *Centenarius* est un adjectif qualificatif devant lequel il faut sous-entendre le mot *burgus*. En Afrique, les inscriptions portent le mot à l'accusatif, ce qui a pu le faire prendre pour un nom neutre... Ce mot signifie un fort commandé par un *centenarius*, officier qui existe dans l'armée romaine à partir de Constantin ou bien dans les dernières années du III^e siècle. Cela n'indique pas que cet officier avait cent hommes sous ses ordres, mais c'est un grade."

On sait le rôle que joua l'armée romaine pour le développement des voies de communication, la construction de monuments et même de villes entières. Donnons seulement un exemple. L'ingénieur militaire qui fut envoyé de Lambèse pour construire l'aqueduc de Toudja à Bougie et qui fut dépouillé et blessé par une bande de brigands, alors qu'il était rappelé pour réparer une erreur des équipes de travailleurs qui ne parvenaient pas à se rejoindre dans le creusement d'un tunnel. Non seulement l'ingénieur était un militaire, mais une partie des ouvriers étaient des soldats de la flotte (10).

Ces soldats vivaient avec des femmes du pays et, bien que leur mariage ne fût pas considéré comme légitime, leurs enfants devenaient citoyens romains lorsqu'ils s'engageaient dans l'armée. Ces familles n'é-

taient pas sans avoir une influence sur le genre de vie du pays. De même, les Africains, de plus en plus nombreux dans l'armée à partir d'Hadrien (II), contribuaient également à faire adopter la civilisation romaine lorsqu'ils s'installaient ensuite sur les terres qui leur étaient données à la fin de leur service. Dans les corps auxiliaires, la proportion des Africains est de plus en plus grande, surtout à partir du II^e siècle. Vers 150, Rome jugeait son autorité suffisamment assise pour assurer l'ordre presque uniquement avec des contingents berbères (12).

Ainsi donc, la part des éléments africains est désormais plus prépondérante dans l'armée même. Non seulement les *limitanei* sont des propriétaires de terrain qui ont tout intérêt à voir la paix régner dans le pays, mais *fortins* et *castella* semblent confiés un peu partout à la garde des Berbères. Outre les chefs déjà cités à propos de *Castellum Tulei*, nous connaissons l'existence d'un Vergien *Nedocen*, dont la stèle funéraire a été trouvée à Toudja, mais la date manque (13). Nous reviendrons, à propos de *Firmus*, sur l'importance et la puissance des chefs de tribus, — nous n'osons dire de confédérations, car rien ne nous indique d'ordinaire si les chefs désignés par Rome, (ils portent d'ailleurs parfois le titre de *præfecti*, d'autres fois de *reguli*), sont des chefs naturels d'une région, dont Rome ne fait que reconnaître et de confirmer le pouvoir avec l'imposition d'insignes honorifiques : manteau de pourpre ou manteau blanc, sceptre, couronne (14), ou bien si les groupements qu'ils commandent ont été artificiellement formés par le pouvoir romain. — Il semble bien toutefois que, dans beaucoup de cas, la reconnaissance par Rome d'un membre d'une famille influente soit la règle suivie. Cette ascension progressive atteindra son point le plus haut avec *Gildon*, qui commandera l'armée d'Afrique entière avec un titre tout à fait exceptionnel.

Il semble légitime de conclure que la présence de l'armée romaine et les contacts prolongés qu'elle eut avec les Berbères, la présence de vétérans, d'origines

très diverses d'ailleurs, se fixant au milieu des populations, contribuent, durant une première période, à répandre la civilisation romaine. Ensuite, lorsque les éléments africains ont tenu une place de plus en plus grande dans l'organisation militaire et l'armée elle-même, ces éléments ont, par le fait même, participé dans une certaine mesure à cette civilisation.

Il ne s'agit pas, évidemment, de deux périodes distinctes, mais d'une diminution progressive du nombre des étrangers. Nous verrons, d'ailleurs, se multiplier de la même façon, dans la population civile, des groupes de Berbères romanisés.

Que faut-il penser d'une affirmation souvent répétée, d'une façon plus ou moins nuancée : "La multitude des ouvrages militaires en Kabylie prouve que le pays n'a pas été romanisé." ou encore : "On ne trouve guère que des ouvrages militaires en Kabylie" ? Nous verrons, dans un court chapitre sur les villes romaines des Kabylies, l'importance parfois surprenante de ces centres, mais remarquons déjà que nous ne pouvons dater, le plus souvent du moins, ces constructions d'ordre militaire, encore moins affirmer la durée plus ou moins longue de leur utilisation, que, parfois, elles ont certainement servi à maintenir l'ordre contre des brigands et non contre les habitants; que l'existence de petites villes sans enceinte fortifiée, comme Bida, peut inciter à conclure que l'insécurité n'était pas aussi généralisée et aussi grande qu'on l'affirme parfois. D'autre part, M. Leschi a bien noté que, dans la région du Guergour, certaines ruines qui avaient été considérées comme restes de fortins étaient, en fait, des chapelles (15).

Telles sont les raisons pour lesquelles il ne nous a pas paru inutile de consacrer quelques pages à l'organisation militaire des régions kabyles.

Notes concernant le précédent chapitre.

- (1) Ces trois limes sont mentionnés par la *Notitia Dignitatum*. Il n'est pas absolument certain que Bida ni, surtout, Tablast aient été les chefs-lieux de ces limes. Il est plus vraisemblable toutefois d'identifier le chef-lieu de ce limes avec Tablast qu'avec Tablat.
- (2) BARADEZ, *Fossatum Africae*, Paris 1949.
- (3) CAGNAT, *L'armée romaine d'Afrique*, p.741 et seq.
- (4) *Vita Alexandri*, cité par CAGNAT, op. cit. p.742.
- (5) Nous retrouverons une organisation du même genre malgré certaines différences, avec les tribus maghzen et les zmul de l'Algérie turque.
- (6) CAGNAT, p.744.
- (7) *ibid.* p.683.
- (8) Il reste encore, en Grande Kabylie, des vestiges de ces tours, la plus connue étant celle qui est proche du Tamgout, au lieu dit Daouark.
Le mot se serait peut-être étendu à des ensembles plus importants. Une inscription découverte il y a quelques années dans le massif montagneux des Matmata prouve que, sous l'Empire, le mot *turris* servait à désigner des fermes fortifiées." (TOUTAIN, *Les progrès de la vie urbaine dans l'Afrique du Nord*, in *Mélanges Cagnat*, Paris 1912).
- (9) GAUCKLER, *Centenarius*, terme d'art militaire, in *Mélanges Perrot*, Paris 1903; p. 125 sqq.
- (10) Inscription de Lambèse, v. C I L.
- (11) CAGNAT, op. cit. p.341.
- (12) C.A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord*, 2e éd. tome I, p.139.
- (13) C I L, VIII; *Rev. Afr.* Avril 1858.
- (14) Cf. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, p.124, note 7, où l'auteur cite les différents titres

donnés aux chefs berbères, avec références.

- (15) LESCHI, Excursion archéologique a u Guergour, in Bulletin de la Société historique et géographique de la région de Sétif, pp. 143-167.

Les TRIBUS KABYLES à l'EPOQUE ROMAINE

Quelles étaient les populations berbères qui occupaient le pays à cette époque? Nous avons peu de moyens de nous renseigner. Dans les cas, assez rares, où les historiens anciens citent les peuplades que nous devons, d'après les textes, localiser sur le territoire des Kabylies, ils se contentent le plus souvent de parler de "barbares". Parfois, néanmoins, des noms de tribus sont donnés. Lorsque l'on songe aux étonnantes transformations qu'ont souvent subies, depuis un siècle et jusqu'à nos jours, les noms berbères énoncés par des Européens, on pense qu'il faut être bien circonspect en maniant les rares noms de tribus qui nous ont été transmis par les Romains, encore bien moins soucieux que nous de précision scientifique, surtout en tout ce qui concernait les "barbares". Voici pourtant ce que l'on semble pouvoir tirer d'assez certains de divers textes.

En Petite Kabylie, dans la région de Djidjelli, se trouvaient les Zimices (1) qui avaient pour voisins, au sud et sud-est, dans la vallée supérieure de l'Am-saga (Oued el Kebir), les Ucutumani. Au sud-ouest vi-

vaient les Gebalusii. Dans la basse vallée de la Navasath (Soummam) et dans les régions limitrophes en allant du nord au sud, on rencontrait les Massinissenses, les Nabales (2) et les Tyndenses.

En Grande Kabylie, dans la basse vallée de l'Oued Serbetes (Isser), étaient installés les Incampenses. Un peu plus au sud, peut-être, les Issaflenses.

Au sud du Djurdjura, en dehors de ses limites de la Grande Kabylie, habitaient les Iesalenses et les Jubaleni. Voisins des tribus kabyles du versant sud de la montagne, ils s'alliaient à elles dans les révoltes. Leurs territoires étaient situés au nord et au nord-est d'Auzia (Aumale) et il ne faut pas oublier qu'une voie romaine unissait Aumale à la vallée de la Soummam et à Bougie.

Quant aux Bavares, selon G.Camps, ils formaient deux confédérations : l'une, dans les montagnes du Tell Oranien, l'autre, dans le massif des Babors, sédentaires pratiquant une petite transhumance de type montagnard (3).

Les célèbres Quinquegentiani, qui donnèrent bien du mal aux Romains, occupaient à peu près le territoire limité d'une part, à l'ouest, par une ligne allant de Dellys au Djurdjura, (au nord de Dra El Mizan) et d'autre part, à l'est et au sud, par la vallée de la Soummam.

Sans tomber dans la manie qui consiste à séparer Kabylie de la montagne et Kabylie maritime (4), peut-être pourrait-on admettre qu'il n'est pas impossible que le territoire de ces tribus ne se fût pas étendu entièrement à la région située au nord du Sebaou. Leur nom indique une confédération de cinq tribus. Deux inscriptions (5) nous permettent d'assurer que la confédération, constituée avant 260, existait encore en 328.

On trouve bien ce nom dans des textes postérieurs d'écrivains latins d'Italie, ce qui n'est pas une garantie suffisante pour affirmer que la confédération existait encore. Mais on peut penser, avec G.Camps, que la disparition des Quinquegentiani et des Bava-

res est peut-être un faux problème ... Au III^e siècle, les gouverneurs mentionnent trois ou quatre tribus bavares, ou encore "les Cinq Peuples". A partir du IV^e siècle, les Romains connaissent les noms des tribus et des chefs, (cf. Ammien Marcellin)⁽⁶⁾.

On ne peut, non plus, identifier avec certitude ces cinq tribus. Il est bien possible que les Msinenses, les Nababes et les Tyndenses en aient été membres et que leurs territoires aient englobé une partie du versant sud-est du Djurdjura.

G.Camps, dans un article sur "Les Bavares, peuple de Maurétanie" (6), note, à propos de l'inscription du roi des Ucutumani du col de Fdoulès (7), que, dans Ucutumani, le U correspond peut-être au préfixe berbère ou = fils de. Cette tribu, dit le même auteur, aurait été la plus importante au temps de Ptolémée, puis ils auraient été éclipsés un temps par les Bavares et, enfin, les Ucutumani, devenus les Kotama d'Ibn Khaldoun, reprennent leur prépondérance.

Outre cette identification des Ucutumani (ou Ucutumii), on peut admettre comme vraisemblable que les Msisna occupent l'emplacement des Missinissenses; que l'on retrouve peut-être dans le nom des Iflissen, (que les cartes mentionnent souvent sous la forme arabe Flissa), les Isafenses. D'autre part, il n'est pas impossible que le nom des Ait Fraoucen soit apparenté à celui des Fraxinenses; les autres hypothèses relèvent de la plus haute fantaisie et ne sont admises par aucun linguiste.

Ainsi, on a voulu faire des Beni Fraoucen des descendants d'un petit groupe de Francs, débris d'une invasion venue jusqu'en Afrique, et Mesnage conclut, sérieusement: "Ces Francs auraient été la souche des Beni Fraoucen actuels qui, du reste, se disaient d'origine française (8), même avant la conquête de la France, comme l'ont affirmé deux indigènes à Charvériat."

Sans doute, "sous le règne de Gallien et, vraisemblablement, en 258, des tribus franques arrivèrent jusqu'en Afrique, après avoir traversé la Gaule et l'Espagne, (Aurelius Victor, etc...)" écrit Courtois (9),

mais nous ignorons totalement où ils débarquèrent, quelque part sur la côte de Maurétanie.

Les Fraxinenses vivaient peut-être au sud du Djurdjura : les Ait Fraoucen sont au nord, mais la tribu a pu se déplacer. Une hypothèse plus vraisemblable fait des Fraxinenses une bande groupée autour du chef Faraxen et non une véritable tribu.

Voici d'ailleurs ce qu'en dit G. Camps : "Ce rebelle apparaît donc comme un chef de bande d'origine princière qui groupa autour de lui un ramassis de vagabonds et de mécontents qu'il sut organiser pour en faire une troupe unifiée capable de porter son nom. Ce point de vue, généralement admis (10), expliquerait la raison pour laquelle le Légat ne prit pas la peine d'indiquer l'origine géographique des Fraxinenses qui ne forment pas une confédération comme les Bacares ou les Quinquégentanei" (11).

De même, certains ont voulu voir dans les Guechtoulas de Grande Kabylie les descendants des Gétules. Mais les tribus gétules pratiquaient presque toutes le nomadisme sur les Hauts-Plateaux et les chaînes montagneuses bordant le désert, du Maroc à la côte des Syrtes (12).

On dit parfois que les Quinquégentiens étaient les ancêtres des Zouaoua. C'est une formule commode. Le territoire des tribus qui sont authentiquement considérées comme Zouaoua était certainement la partie la plus sauvage et la plus redoutable pour les Romains du pays des Quinquégentiens.

Sur le plan traditionnel, Boulifa (13) note : "La tradition kabyle assure que le premier habitant du Djurdjura était un géant qui avait laissé cinq enfants, tous garçons. Devenus grands et mariés, ils devinrent bientôt pères et chefs de famille. Chaque famille, vivant séparément, prit le nom du fondateur. Bientôt, à ces cinq familles en pleine prospérité vinrent s'ajouter de nouveaux groupements de familles, moins importants. Ce fut ainsi que chacune des cinq familles primitives donna avec son nom naissance à une tribu et les cinq tribus réunies formèrent plus tard la confé-

dération des Zouaoua. C'est cette collectivité, formée par les "cinq tribus qui, p o u r défendre sa liberté, luttèrent longtemps contre la domination des erreurs. Le vocable Quinquégentiens ne serait donc qu'un emprunt fait à la légende des montagnards."

Tout en laissant à l'auteur la responsabilité de cette dernière affirmation, on peut y voir peut-être un argument en faveur d'une longue durée de cette considération.

Pour ne plus revenir sur ce vocable de "zouaoua", précisons tout de suite ce que l'on peut en dire. Je ne crois que le mot se retrouve avant Ibn Khaldoun.

Cet auteur englobe la plupart des tribus de Grande Kabylie sous ce nom :

"Selon les généalogistes Berbères, les Zouaoua se partagent en plusieurs branches, telles que les Medjesta, les Melikich, les Beni Koufi, les Mechdala, les Beni Zericof, les Beni Gouzit, les Keresfina, les Ouzeldja, les Moudja, les Zeglaoua et les Beni Merana."

Toutefois, il ajoute :

"De nos jours, les tribus des Zouaoua les plus marquantes sont les Beni Idjer, les Beni Menguellat, les Beni Itroun, les Beni Yanni, les Beni Bou Ghardane, les Beni Itourgh, les Beni Bou Youçof, les Beni Eici, les Beni Sadca, les Beni Ghobrin et les Beni Guechtoula", et il parle ensuite de la facilité qu'ont ces tribus à garder leur indépendance à cause de la hauteur des montagnes et de la profondeur des précipices (14).

Dans la préface de son "Essai de grammaire kabyle", (1858), le Général Hanoteau, après avoir cité la seconde partie du passage ci-dessus, conclut :

"Ces tribus sont voisines, en effet, des Zouaoua, mais, de nos jours, elles n'appartiennent pas toutes à leur confédération qui ne se compose, d'après eux, que des tribus suivantes : Aith Ouassif, Aith bou Akkach, Aith Ienni, Aith Boudrar, Aith Akbil, Aith bou Yousef, Aith Menguellath, Aith Attaf, l e s quatre premières formant la Kbila des Aith Betroun et l e s dernières, la Kbila des Aith Menguellath."

Nous ne savons quels ont été l e s informateurs du

Général Hanoteau. Actuellement, dans le pays même, on donne, la plupart du temps, une liste encore plus réduite, comprenant toujours les Beni Yemmi, habituellement les At Mangellat, auxquels on joint souvent les At Bouddrar et les At Ouacif.

Ainsi que le note bien Hanoteau, plus on s'éloigne du Djurdjura, et nous ajouterons, de la Kabylie, plus la désignation "Zouaoua" prend d'extension. Dans certaines régions d'Algérie, elle a à peu près le sens de "montagnards de Grande Kabylie". Ainsi, par exemple, pour la plupart des habitants de Petite Kabylie, le mot désigne toutes les tribus vivant à l'Ouest de la Soummam.

Enfin, rappelons que les Kabyles emploient le mot *agaoua*, (pluriel : *igaouaouen*) et non le mot *zouaoua*, (singulier : *zouaoui*) qui est la forme arabe de ce mot. Comme on le sait, c'est c e t t e dernière qui a donné naissance au français "zouave" : en effet, les premiers zouaves étaient originaires de la Kabylie. La France ne fit d'ailleurs que continuer une tradition car il y eut fréquemment des contingents *zouaoua* au service des émirs et des sultans, puis d e s beys et des deys d'Alger et même de Tunis.

Ces quelques notes ayant précisé un peu ce que fut la présence romaine dans les Kabylies, il nous s e r a plus facile de passer rapidement en revue les événements auxquels les tribus kabyles ont pris part d'une manière plus ou moins active.

Si nous n'avons pas mentionné dans le chapitre qui s'achève les çofs (15), e' est qu'il ne nous semble pas possible de relever de renseignements, non seulement sur leur rôle, mais même sur leur existence dans l'antiquité ; ce qui ne veut nullement dire qu'ils n'existaient pas sous une forme ou sous une autre.

- (1) Une inscription, datée de 128 (C I L, VIII, 83 69), indique les limites de leur territoire avec l'interdiction de les dépasser.
- (2) Cf. H. GENEVOIS, Djemaa Saharidj : à propos d'une inscription funéraire, in *Libyca, Archéologie-Epigraphie*, t. III, p. 373, 374; CAMPS, *Aux origines de la Berbérie, Masinissa ou les débuts de l'Histoire*, in *Libyca*, t. VIII, p. 151.
- (3) CAMPS, art. cit. note 2.
- (4) Entre l'embouchure du Sebaou et le golfe de Bougie, la chaîne côtière est élevée et proche de la mer. Les cols dépassent 700 m. d'altitude et le point culminant, le Tamgout des Ait Djennad, atteint 1278 m.
- (5) L'une a été trouvée à Bougie : C I L VIII 8924, et l'autre à Tiklat : C I L VIII 8836.
- (6) Cf. *Revue Africaine* 1955, pp. 274-276 et note 88.
- (7) Cf. C I L, VIII, 8379-20 216 : *Rex Ucutamangrum*; cité par COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, note de la page 120, qui pense que peut-être les Koidamonsioi de Ptolémée serait la même tribu.
- (8) On pourrait multiplier les témoignages : ainsi le Cne d'Yanville, *Lettre au Secrétaire de la Société d'Archéologie de Constantine, Rec. de Constantine*, 1856-57, p. 57 : "La tribu des Fraoucen qui s'est ralliée à nous n'a-t-elle pas la prétention d'être française et, comme preuve, ne produit-elle pas un étendard blanc fleurdelysé d'or!" - Il est regrettable que l'on ne possède pas de précisions sur ce étendard. S'il était authentique, ce pourrait être un trophée datant de l'expédition du duc de Beaufort, comme l'un des anciens canons de la Guelaa de Beni Abbès. Sans doute, l'expédition eut lieu contre Djidjelli, loin des Ait Fraoucen, mais FERAUD a bien retrouvé en 1859 entre les mains d'un Kabyle des environs de Bougie un sceau en fer avec écusson et légende de Charles de Beaumanoir qui daterait de ladite expédition. v. *Rev. Afr.* N° 16, p. 396.
- (9) Cf. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique du Nord*, p. 157, note 3.

- (10) Cf. CAGNAT, op. cit. p.63; C.H.JULIEN, op. cit. t. I, p.197.
- (11) Cf. G.CAMPS, Les Bavares, peuple de la Maurétanie Césarienne, in Rev. Afr. t. XCIX, 3^e et 4^e trim. 1955.
- (12) Cf. GSELL, Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord, t.II, p.109; ibid. note 4 et 5; p.110 sqq.
- (13) BOULIFA, Le Djurdjura à travers les âges, p.10.
- (14) IEN KHALDOUN, Histoire des Berbères, trad. de SLANE, t.I, p.256.

Dans la traduction française du livre de SHAW, Voyage dans plusieurs provinces de Barbarie et du Levant: "Le Seboue (Sebaou), district plat et fertile, entouré de montagnes, au SE de Dellys... Les anciens Mucenes, (Plin., Afr. Descrip. Liber V, Cap.3) habitaient probablement ce beau pays. - Les Zwawah, qui sont les plus nombreux et les plus riches Kabyles de cette province, possèdent un grand pays de montagnes inaccessibles à l'est de Seboue. Ils ont plusieurs dashrahs, parmi lesquelles est la Jimmah^h Saritch (Djemaa Saharidj), ou l'Eglise de la Citerne... Mais Koukou, où leur shekh (ou Sultan) réside, est le principal de leurs villages."

Si l'on suit ce texte, il faudrait inclure parmi les Zouaoua, à cette époque, les Ait Fraoucen, Ait Khellili et Ait Bou Chaieb. Ceci vaudrait pour le début du XVIII^e siècle, puisque l'ouvrage de Shaw a paru en 1738. Toutefois, en dépit de l'exactitude des divers renseignements fournis sur la région, cette conclusion semble peu sûre. On serait plutôt tenté de croire que le mot Zouaoua est une désignation appliquée à l'ensemble des tribus dépendant du "Sultan" de Koukou, et c'est aussi, je crois, l'acception la plus fréquente des auteurs espagnols de l'époque (sous la forme Azouagues). Certains auteurs voient en ces derniers les Zouar'as qui, venus de l'est, se révoltent, au début du XVI^e siècle, contre le Sultan de Tunis, quittent le Bled el Djerid où ils s'étaient fixés et se répandent en Algérie. Une partie d'entre eux se seraient fondus dans la tribu des Zouaoua. C'est aussile point de vue de MARMOL, (cf. L'Afrique de Marmol, traduction de Nicolas PERROT, Paris 1867; 1^{er} vol. ch.25, p.71.

(15) On sait que les çofs sont les partis qui associaient entre eux des membres de différents villages et même de différentes tribus et qui prenaient en toutes circonstances la défense de leurs membres: "Aide les tiens, qu'ils aient tort ou qu'ils aient raison", dit le proverbe kabyle.

A part les villages de marabouts (Chorfa) qui se tenaient généralement en dehors de toutes les rivalités, presque tous les villages étaient divisés en deux çofs. On cite parfois des villages, tel celui des Ait Aydel en Petite Kabylie, où les marabouts ont empêché la formation de çofs.

QUELQUES FAITS HISTORIQUES concernant la KABYLIE à l'EPOQUE ROMAINE

A l'époque des guerres puniques, nous savons que les Kabyliens se trouvaient à l'intérieur de grands royaumes berbères dont les Anciens n'ont parlé qu'à l'occasion de l'histoire de Rome et de Carthage.

Vers le IV^e siècle avant J.-C. le royaume des Maures s'étendait du Maroc à l'Oued Kebir. Plus tard, le royaume des Masæsytes s'étendait sur ces régions. Son aguellid (roi) le plus célèbre fut Syphax. Allié de Carthage, il avait épousé une princesse de cette ville et, au moment de sa plus grande puissance, il régnait sur presque toute l'Algérie actuelle, puisqu'il s'était emparé du royaume des Massylytes qui le séparait du territoire carthaginois. Mais le roi des Massylytes, Massinissa (1), eut sa revanche : Carthage vaincue, avec la permission de Rome, il s'empara du royaume de Syphax.

Nous ne trouvons rien concernant les régions kabyliennes. Toutefois, il est vraisemblable que c'est à cette époque que la civilisation punique étendit son influence. Massinissa fut un grand roi qui, selon Polybe et Strabon, développa l'agriculture dans ses Etats. A cette époque aussi, les Berbères se groupèrent en villes

fortifiées, ou, du moins, en bourgs qui imitèrent l'organisation des villes puniques des côtes. Ces structures municipales survivront longtemps lorsque Rome se sera installée dans toute l'Afrique du Nord. Il est raisonnable de penser que les progrès de cette civilisation, à la fois agricole et urbaine, se firent sentir au moins dans une partie des Kabyliés. Faut de documents se rapportant à ces régions, c'est là le plus qu'on puisse avancer.

Massinissa mourut en 148. Il est bien inutile d'énumérer les divers rois berbères qui régnèrent ensuite sur le territoire de l'actuelle Algérie: rien dans ce qui est rapporté de leur histoire n'intéresse les pays qui nous occupent.

Faut-il mentionner Jugurtha qui, avant de mourir en 104, étranglé à Rome dans la prison du Tullianum, faillit ébranler la puissance romaine en Afrique? On sait qu'il décida son beau-père Bocchus, roi de Maurétanie, à attaquer les territoires romains de Numidie, que Cirta, prise par les Romains en 108, fut reprise par les Berbères qui l'abandonnèrent vers 106. Des tribus des régions orientales de Kabylié purent être mêlées à cette lutte. Aucun des combats connus n'eut lieu dans les Kabyliés et, quand Marius fit une expédition qui l'amena jusqu'à la Mulucha (Moulouya), il passa sans doute au sud des Babors, des Bibans et du Djurdjura, par les Hautes Plaines.

Après la mort de Juba II, (en 23 ou 24 ap. J.-C.), au règne brillant duquel nous avons fait précédemment allusion, son fils Ptolémée lui succéda. Selon Tacite, ce dernier vécut dans le luxe et la paresse, tandis que le pouvoir était aux mains de ses affranchis, ce qui aurait été en partie la cause du ralliement de nombreux Maures à Tacfarinas, dont la révolte durait depuis l'an 17.

Ce chef numide, selon Tacite, "avait servi comme auxiliaire dans les troupes romaines et avait ensuite déserté. Il réunit d'abord quelques hardes de bandits et de vagabonds, qu'il mena au pillage, puis il réussit à les organiser en infanterie et cavalerie régu-

lières." Comme le fait remarquer Julien (2), "S'il y réussit, ce ne fut pas un simple aventurier, mais un chef d'envergure." Ce qui nous intéresse, c'est que la révolte s'étendit un peu partout et, en particulier, en Maurétanie. Or, il serait surprenant que les Kabyles aient manqué cette occasion de révolte. En tout cas, la fin de cette guerre se déroula, semble-t-il, dans la vallée de l'Oued Sahel. Tacfarinas était venu mettre le siège devant Tubuseum Oppidum, que l'on identifie généralement avec Tubsuptu (Tiklat). Le proconsul Cornelius Donabella l'obligea à lever le siège. Il remonta la vallée de l'Oued Sahel (Soummam) et se réfugia non loin d'un château à demi ruiné, nommé Auzia, sans doute Aumale. Toutefois, certains auteurs, parmi lesquels Julien cité plus haut, pensent qu'il s'agit d'un fort situé plus à l'est. Dolabella, l'ayant surpris, mit ses troupes en déroute et Tacfarinas fut tué en combattant. Sa mort mit fin à la révolte. "Suivant une légende locale, il aurait cherché refuge sur les sommets du Djurdjura, au Terga M'ta Roumi (le Fossé des Romains), d'où il se serait précipité sur les lances des légionnaires" (3).

Sous Domitien, il y eut des révoltes en Maurétanie, puis, en 118, au début du règne d'Adrien, sous Marc-Aurèle et Commode, mais rien ne nous indique dans quelle mesure les tribus kabyles y furent mêlées. Les périodes de calme semblent rares. "En 147-149, l'Etat de la Maurétanie était bien troublé, puisqu'un ingénieur militaire, envoyé de Lambèse à Saldæ pour les besoins du service, fut dévalisé en route avec son escorte et ne put échapper qu'à grand-peine à la mort." Cagnat, qui cite ce fait, remarque qu'il s'agissait d'un personnage en mission officielle dont le meurtre n'aurait pu passer inaperçu inaperçu ni impuni.

Il y a encore des troubles en Maurétanie sous les règnes de Septime Sévère et de Sévère Alexandre.

Les troubles continuent sous les Gordiens, mais c'est en 253 que commence une période d'insurrection redoutable et généralisée qui s'étendra de la Numidie

à l'ensemble de la Maurétanie, c o m m e l'indique Cagnat (4), et surtout, d'une façon plus complète, J. Carcopino (5). A l'est, les incursions de diverses tribus auraient pénétré à peu près jusqu'à la région limitée par une ligne tracée de Djidjelli à Constantine ; à l'ouest, presque jusqu'à la frontière marocaine, au moins dans les Monts de Tlemcen. Ce sont en somme les régions montagneuses qui jouent ici un rôle important, comme l'ont noté J. Baradez (6) et P. Salama (7). Les Romains ont évité pendant un temps la pénétration des massifs montagneux. Les communications bien assurées au nord et les fortifications du limes étaient une protection qui n'empêchait pas la possibilité de concentrations hostiles dans ces régions d'accès difficile.

Les diverses inscriptions actuellement connues permettent de comprendre les événements qui se sont déroulés à cette époque. Le Légat de Numidie, M. Aurelius Victor, remercie Jupiter pour les victoires remportées contre des tribus (8) qui avaient envahi le pays. Or ces tribus sont bien d'origine kabyle, au moins les Quinquegentanei et les Fraxinenses dont nous avons déjà parlé (9). Quant aux Bavares, que l'on localisait parfois dans les Babors, il semble qu'une partie d'entre eux se trouvait bien dans la région du Guergour et au sud et sud-est des Babors, ainsi que nous l'avons dit, d'après G. Camps.

C'est à cette époque que Saint Cyprien aurait fait une collecte à Carthage pour payer la rançon des chrétiens enlevés en Numidie (10).

Il nous est facile de comprendre que la lutte s'étend en même temps dans des territoires proches de ces tribus et c'est ainsi que le Procurateur de Maurétanie Césarienne, Aurelius Vitalis, combat de son côté au sud-ouest du Djurdjura et l'on a trouvé à Bertville, (entre Bouira et Ain Bessem), un ex-voto où il se réjouit de la victoire remportée dans la région de l'Oued Lekhal au mois d'août 254 (11). L'épithaphe de Q. Gargilius Martialis nous apprend que ce chef qui commandait un détachement de cavaliers maures cantonnés dans cette ville a défait les rebelles et pris

leur chef Faraxen et l'a mis à mort. Cette défaite du célèbre, "famosissimo", chef des Fraxinenses fait aussi le sujet d'un ex-voto du L é g a t C. Macrinus Decianus (12).

Mais, quelque temps après, Q. Gargilius Martialis est tué, en 260, dans une embuscade que lui ont tendue les Bavares, ainsi que nous l'apprend s o n épithèque (13).

Nous n'avons pas de détails sur cette guerre durant laquelle combatit également un autre commandant du détachement de cavalerie recruté parmi les Maures de la Césarienne stationné à Auzia.

A l'est des Kabylies, le Légat de Numidie célèbre aussi ses succès dans un ex-voto postérieur à 255 qu'il fit élever à Cuicul (Djemila).

Notons d'ailleurs que la dédicace de C. Macrinus Decianus, signalée plus haut, exalte les succès remportés également à l'est des pays kabyles dans la région de Milev (Mila) sur les Bavares, les Quinquagenanei et les Fraxinenses (14).

Enfin, l'inscription qui fait le sujet de l'article de J. Carcopino établit la date de la fin de ces soulèvements, puisqu'elle parle du "retour de la Fortune" dans la province de Maurétanie Césarienne, en 262.

Marquons au passage le rôle important que joua dans tous ces événements le limes Auziensis. Siège d'un état-major, cantonnement de troupes d'origines diverses (15) mais, en partie, locales; réserve d'armes et de ravitaillement, cette place forte, presque imprenable grâce à ses murailles, permettait a u x Romains d'Afrique de subir des défaites sans qu'elles puissent devenir des désastres.

Par ailleurs, il est certain que l'un des chefs les plus redoutables pour les Romains fut certainement ce Faraxen qu'ils eurent bien du mal à vaincre. Toutefois, nous remarquerons aussi qu'il ne fut pas l'élément irremplaçable, puisque la l u t t e continua après sa mort (16).

Il y avait sans doute des raisons plus profondes

que la volonté d'un chef dans cette coalition de tribus. Certains ont pensé que la persécution de Valérien aurait pu être la cause, ou l'une des causes, des révoltes de cette période. Si les objections à cette hypothèse n'étaient pas irréfutables, J. Carcopino l'a tranchée en notant (17) que la persécution de Valérien a commencé en Afrique en août 257, quatre ans après le début des troubles, et a été close en 260 par l'édit de Gallien, alors que l'Afrique n'a connu le retour à la paix qu'en 262.

Faut-il chercher dans la misère de certaines contrées, dans la réaction, — en ce qui concerne les Bavares, — à des limitations de territoires de parcours? Nous n'en savons rien. (Si l'on admet, avec G. Camps, que ces Bavares étaient des sédentaires, il ne peut être question de terrains de parcours, mais de champs qu'ils possédaient dans les plaines, à moins que ces montagnards n'aient été également des semi-transhumants, ce que le même auteur admet également comme possible).

Ch. A. Julien note que les Berbères "devaient être au courant des luttes entre l'Empereur Valérien et son rival Emilien, originaire d'Afrique et qui y gardait des partisans. Sans doute eurent-ils aussi connaissance des attaques des Perses, des Germains et des Goths sur les frontières de l'Afrique. Pour le moins, la crise générale leur apparut telle, sous la forme d'un relâchement de l'autorité qui les pressurait... Les révoltes spontanées qui surgirent alors, sans liaison entre elles, eurent moins le caractère d'une haine de race que d'une lutte de classes. Les paysans berbères ne s'attaquèrent pas spécialement aux Romains, mais à tous leurs oppresseurs quels qu'ils fussent, surtout aux Berbères romanisés, dont ils pillèrent les terres."

Il ne semble donc pas qu'il y ait eu un effort précis, organisé et voulu de tous, pour détruire la domination romaine. Les cavaliers maures de la province même ou avaient lieu les combats contribuèrent à la prise de Faraxen.

Sans doute faut-il conclure, avec l'auteur de l'article auquel nous avons emprunté la plupart de ces renseignements :

"En 253, c'est la faiblesse de Rome qui a déchaîné les forces berbères : les insurrections qu'elles ont alimentées successivement apparaissent comme la forme régionale de la "crise" qui travaillait l'ensemble de l'Empire. De même, le retour à l'ordre et à la fortune dont, le 1^{er} janvier 263, le præses de Maurétanie Césarienne a remercié les dieux nationaux sur sa dédicace de Miliana, fut conséquence et, pour ainsi dire, fonction du rétablissement momentané de la situation universelle" (18).

Nous signalerons ici deux passages de groupes de Francs en Maurétanie, non à cause de leur importance, mais parce qu'ils ont été à l'origine de légendes ou d'hypothèses plus que hasardeuses au sujet de l'origine de tribus kabyles, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut.

Sous le règne de Gallien, vers 258, des tribus franques traversent la Gaule et l'Espagne et arrivent jusqu'en Afrique. Plus tard, sous le règne de Probus, vers 280, des Francs, déportés sur les bords de la Mer Noire, parviennent à s'emparer de navires, pillent divers points de la côte de Maurétanie avant de franchir le détroit de Gibraltar pour regagner leur pays (19).

Seul donc le premier groupe, dont nous ignorons la destinée finale, aurait pu laisser quelques éléments en Afrique du Nord ; mais, à supposer qu'ils aient survécu, nous ne savons absolument pas sur quel point du territoire ils auraient pu se fixer. S'il est exact que c'est de Carthage que des troupes furent envoyées contre eux, il est peu vraisemblable qu'ils aient abordé sur un point des côtes kabyles, fort éloignées à l'ouest par rapport à cette ville (20).

Enfin, nous avons déjà dit, en parlant du peuplement de ces régions, combien, jusqu'à présent, il est malaisé de déceler l'origine de tel ou tel groupe. A elle seule, l'armée d'Afrique, à l'époque où le recru-

tement local était encore peu développé, a certainement apporté plus d'éléments européens, Gaulois en particulier, grâce aux familles fondées par les vétérans, que ce très problématique apport franc.

C'est sous le règne de Domitien que se produit une nouvelle insurrection des pays kabyles.

Les historiens Eusèbe, Orose et Aurelius Victor nous donnent quelques renseignements. en 259, les troupes romaines combattent dans la vallée de l'Oued Sahel ravagée par les insurgés. Leurs adversaires sont les Quinquégentiens, donc les tribus du Djurdjura, mais aussi, semble-t-il, des tribus qui occupent les plaines et les régions montagneuses qui s'étendent entre l'Oued el Kebir et l'Oued Sahel et, au sud, jusque vers le Hodna (21). Ils sont combattus par Aurelius Litua, gouverneur de Maurétanie Césarienne. Victorieux, il remercie Jupiter et les dieux dans une inscription trouvée à Cherchell, qui mentionne en particulier les Babari ou Bavari transtagnenses (22). Il y avait donc eu parmi eux des tribus à localiser au-delà des chotts des Hautes-Plaines.

Une inscription de Bougie (23) signale également les succès d'Aurelius Litua sur les Quinquégentiens. Une autre, à Auzia, lui attribue la réfection d'un pont détruit par la guerre et reconstruit une fois la paix rétablie.

Ainsi, les Tribus du Djurdjura, de l'Oued Sahel et de la Kabylie orientale semblent avoir cessé les combats tandis que leurs alliés, les Bavares, auraient été repoussés au-delà du Hodna.

Pendant cette révolte des Quinquégentiens, un prétendant à l'Empire se dressa : un certain Julianus dont on ne sait rien d'autre (24). Nous ne le signalons ici que parce que Pallu de Lessert (25) propose de voir en lui le chef des Quinquégentiens : simple hypothèse, mais qui est au moins aussi vraisemblable que toutes celles qui ont été proposées pour identifier le personnage et qui repose surtout sur une phrase d'Aurelius Victor : "Julianus et les Quinquégentiens agitaient violemment l'Afrique."

Mais la paix était bien précaire et la lutte va reprendre rapidement. Pallu de Lessert pense que cette révolte violente aurait été l'une des causes qui ont poussé les deux Empereurs associés, Dioclétien et A. Val. Maximien à se faire seconder par deux 'Césars', Galère et Constance Chlore. Quoi qu'il en soit, l'Empereur Maximien vint en personne combattre les tribus révoltées, en 297.

Nous savons peu de choses sur cette campagne. Toutefois, il semble bien que le limes de Tubseptu joua un grand rôle et fut la base de départ des opérations. Il est facile de comprendre que cette place, de par sa position géographique, permettait d'atteindre, non seulement le flanc sud du Djurdjura, mais encore, par la voie bien garnie de fortins qui, passant par Ksar Kebouch (Rouha?), gagnait la vallée du Sebaou, les territoires du nord. (Il semble bien que c'est surtout cette partie nord du Djurdjura, et même peut-être les contreforts de ce massif, qui étaient désignés sous le nom de Mons Ferratus). Il y avait ainsi liaison avec le Limes Bidensis; liaison encore plus facile, par la vallée de l'Oued Sahel, de ses affluents supérieurs, vers le Limes Auziensis, et enfin une voie au moins qui, laissant à l'ouest les Portes de Fer, unissait la vallée de la Soummam à la Medjana et à Sétif.

Vers cette époque, Dioclétien fit relever les murs de Rapti (Sour Djouab), proche d'Auzia. Certains pensent que la ville aurait eu à souffrir au cours de cette révolte. D'autre part, les opérations pouvaient aussi se dérouler vers le nord par les voies qui joignaient la vallée de la Soummam et le sud, vers le Hodna. De même, une action militaire était également possible vers l'est, en direction de Sétif, au sud-est, de Tucca et la basse vallée de l'Oued el Kebir, au nord-est.

Maximien poursuit les révoltés jusqu'à travers des montagnes inaccessibles et leur impose la paix. Puis, il les déporte, nous ne savons pas dans quelle région. Maximien Hercule revient à Rome où il reçoit les honneurs du triomphe avec Dioclétien, en 303.

La paix sera peu durable, semble-t-il. Mais Maxi-

mien semble avoir le souci de renforcer la présence militaire. On pense que le soin qu'il prit de faire rétablir, comme nous l'avons dit, les murs de Rapidî fait partie d'un ensemble de mesures générales. En tout cas, une inscription de Tubsuptu (26) indique, en même temps que les victoires de l'Empereur, que ce dernier fit établir des greniers afin d'assurer des provisions pour les troupes de cette place forte. On sait d'ailleurs que les réserves des horrea comprenaient également du matériel militaire. Ceci, d'ailleurs, confirme bien que les déportations ne devaient être que partielles puisqu'on juge bon de renforcer la surveillance de ces montagnes dont les tribus ont été battues et délogées, dit-on. Cagnat signale aussi à cette époque le rappel de vétérans versés dans leurs anciens corps (27).

C'est en 297 aussi que la division administrative de l'Afrique romaine est modifiée. Résumons brièvement ce nouvel état de choses.

Tandis qu'à l'est la Cyrénaïque était rattachée au Diocèse d'Orient, le Diocèse d'Afrique comprenait la Tripolitaine, la Byzacène et l'Afrique Proconsulaire. Puis, la Maurétanie Sétifiennne, qui comprenait les Kabylies Orientales puisqu'elle s'étendait de l'Ampsaga (Oued el Kebir) à Saldæ (28). La Maurétanie Césarienne, ayant pour capitale Césarée (Cherchell), avait pour limites, d'une part, à peu près le méridien de Saldæ, d'autre part, la Malva (Moulouya). Enfin, à l'ouest, le Maroc romain était rattaché au Diocèse d'Espagne sous le nom de Maurétanie Tingitane, qui prenait son nom de Tingis (Tanger). En fait, la division de la Maurétanie est antérieure à 288.

Les Chrétiens étaient déjà nombreux à cette époque et il est vraisemblable qu'il y eut des martyrs dans les régions kabyles. Mais, si les noms des premiers martyrs connus sont bien berbères (29), ils ne sont pas originaires des régions qui nous intéressent. Nous



pourrons seulement noter que c'est sous la persécution de Dioclétien, qui commença avec l'Edit de Nicomédie, en 303, que Sainte Marcienne, originaire de Russucuru, fut martyrisée à Cherchell.

De cette époque, nous possédons une épitaphe de M. Julius Bassus faite par son frère Paulus à Tizirt et que l'on considère comme chrétienne (30); elle est datée de 260 de l'ère provinciale (299 ou 300 de l'ère chrétienne). A Tubsuptu, un tombeau de s Aemilii porte un signe qui serait peut-être un chrisme (31).

La persécution devint moins violente à partir de 305, mais la situation de l'Eglise d'Afrique n'en devint pas meilleure, car c'est alors qu'elle est divisée par le schisme du Donatisme qui ne disparaîtra complètement qu'après la conquête arabe.

Nous n'avons pas à en faire ici l'histoire complète. Rappelons simplement qu'un groupe de Chrétiens adopta une attitude rigoriste en ce qui concernait les traîtres, c'est-à-dire les Chrétiens accusés d'avoir livré les Saintes Ecritures lors de la persécution de Dioclétien. L'affaire s'envenima lorsque les opposants voulurent faire casser l'élection de l'évêque de Carthage Cæcilius, qui venait d'être légitimement choisi. Ils se donnèrent alors comme chef "Donat le Grand".

Désormais, c'était un véritable parti religieux ou les questions de personne allaient accentuer la violence des passions déchaînées avec toute la vigueur qu'elles peuvent atteindre dans le pays des çoffs.

Lorsque le Concile de Rome, en 313, et celui d'Arles, en 314, eurent condamné le Donatisme, l'Empereur Constantin s'efforça d'instaurer la paix, tout en confirmant les condamnations ecclésiastiques, mais sans succès.

Devant cet échec et devant l'inutilité de ses menaces, il fait poursuivre les schismatiques. Ceux-ci résistent, même par la force. C'est ainsi que le Christianisme, déjà répandu partout et dans toutes les classes de la société dès le II^e siècle, comme le prouvent

les textes de Tertullien, se trouve scindé en deux par le schisme.

Il nous est difficile d'évaluer l'importance du Donatisme et son influence dans les Kabylies. Elles furent grandes, semble-t-il. Nous n'avons pas de précisions pour le IV^e siècle, mais voici les renseignements que nous donne la Conférence de 411 au sujet des évêques des régions qui nous intéressent (32). Il y avait à cette époque des évêques catholiques à Cuicul (Djemila), Ad Ficum (33), Igilgili (Djidjelli), Ad Olivam (Ounadja ?), Thucca, (il s'agit de Thucca dans la Haute Vallée de l'Oued el Kebir et non du Thucca situé près de l'embouchure de ce fleuve), Ad Sava (Hammam Gueurgour), Milev (Mila, Mopthi (?), Satafi (Périgotville), Sertei (Kherbet Guidra), Sitifis (Sétif), mais les six derniers sièges énumérés avaient également un évêque donatiste.

Par contre, Equizetum (Lecourbe), Horrea Aninici (Ain Roua), Lesvi (?), Tubsuptu (Tiklat) ne possédaient à l'époque qu'un évêque catholique. Ceci pour les Kabylies orientales comprises dans la Maurétanie Sétifienne.

Pour la Maurétanie Césarienne, nous ne connaissons avec certitude que Rusuccuru et Tigisi qui possèdent à la fois un évêque catholique et un évêque donatiste, puis Cissi, Iomnium, Rusibbicari, qui ont seulement un évêque donatiste.

Notons tout de suite qu'il y a une lacune dans la liste des évêchés et, en outre, qu'un certain nombre de villes n'ont pu être localisées.

Disons aussi un mot des Circoncellions. On sait que leur nom signifie : ceux qui rôdent autour des greniers. Ils commirent des excès de toute sorte et on les a souvent considérés comme des bandes de brigands qui étaient formées de tous les hors-la-loi du pays, de mécontents, de gens ruinés et d'esclaves fugitifs. Ch.Saumagne a démontré (34), semble-t-il, qu'un certain nombre d'entre eux au moins était des ouvriers agricoles. Compte tenu de la misère de certaines catégories d'Africains,

de l'attitude des Circumcellions vis-à-vis des riches propriétaires, il semble bien que ce mouvement ait eu un aspect social, mais ce n'était pas le seul.

Nous renvoyons aux auteurs qui ont étudié la question, sans plus, car nous ignorons à peu près tout de l'existence et de l'action possible des Circoncellions dans les régions kabyles. Nous savons d'ailleurs que, s'il y eut alliance entre Donatistes et Circoncellions, elle fut souvent désavouée par les évêques donatistes et ne fut jamais générale.

Nous connaissons un exemple de la lutte entre Catholiques et Donatistes, au sud de la Kabylie des Babors, à Lemellef (Bordj Khedir). Après la mort de Constance, sous l'Empereur Julien, Felix et Januarius se jettent sur Lemellef... à la tête d'une troupe de Circoncellions. Ayant trouvé la porte de la basilique fermée, ils en firent le siège : les Circoncellions montèrent sur le toit et, de là, accablèrent les fidèles sous un monceau de tuiles. Un grand nombre fut cruellement blessé ; deux diacres qui défendaient l'autel furent tués et les fastes de l'Eglise inscrivent deux martyrs de plus (35).

On serait peut-être tenté, après avoir lu ces lignes sur le Donatisme, de penser qu'elles sont peu utiles étant donnée l'absence presque complète de documents sur ces questions dans les régions kabyles. Je crois pourtant qu'elles étaient nécessaires, non seulement parce que nous allons voir Firmus s'appuyer, dans sa révolte, sur les Donatistes, mais parce qu'il semble bien que tous ces remous, où se mêlent le religieux, le social et le politique ont joué un rôle dans l'évolution du pays à cette époque.

Nous avons dit plus haut que les révoltes, sous Valérien, ne pouvaient en rien provenir d'une résistance des Chrétiens face aux persécutions. Mais c'est là une question de dates qui tranche nettement la question, comme l'a démontré M. Carcopino.

Faut-il admettre qu'en aucun cas une hostilité à

l'Empire, pouvant aller jusqu'à la révolte, n'ait pu être, au moins en partie, causée par le "mécontentement chrétien", qui aurait "trouvé un écho chez les populations de la montagne, toujours prêtes à lever la tête"? Faut-il nier que le "mécontentement des tribus catholiques" put "se traduire par les désordres qui se propagèrent chez les populations indépendantes"? Pallu de Lessert (36) le pense et s'appuie sur une lettre de Saint Cyprien (lettre 60) qui, selon lui, répugne complètement à cette manière de voir.

Nous croyons que la réponse doit être bien plus nuancée, surtout lorsque nous approchons de la fin du IV^e siècle. Il est bien certain que l'Eglise commandait la soumission au pouvoir légitimement établi et que les Actes des Martyrs nous les montrent toujours respectueux de l'Empereur et de l'Empire, pour la prospérité duquel ils prient, refusant seulement d'attribuer aux hommes, quelque haut placés qu'ils soient, des honneurs divins. De même, le refus pur et simple de servir dans l'armée reste toujours une exception qui n'entraîne même pas les autres Chrétiens présents.

Ceci dit, dans un pays où le schisme a, aux yeux de beaucoup de Berbères, Catholiques comme Donatistes, donné à la religion l'aspect d'un parti qu'on soutient avec passion, on ne serait pas exagérément surpris de ce que le motif religieux soit présent à la révolte politique. Les siècles qui nous séparent de cette époque nous permettent de constater que ce ne fut pas tellement rare au cours de l'histoire de la Berbérie.

Ceux qui croient à une faible christianisation de ces régions intérieures des Kabylies considéreront la chose comme d'autant plus aisément possible. Sans prendre position sur ce dernier point, admettons que ces populations révoltées, habitants des Hautes Plaines ou tribus montagnardes, pouvaient avoir un Christianisme moins profond, moins éclairé. Non seulement, bon nombre de Donatistes avaient admis la violence comme légitime, mais même des Catholiques pouvaient penser que, en face d'injustices flagrantes ou de revendications justifiées, il était admissible d'avoir recours, en der-

nier ressort, à la violence.

Nous pensons étudier dans un chapitre à part le Christianisme des Kabyliques pour la période antique. Néanmoins, nous croyons déjà pouvoir affirmer que, si le Christianisme s'est d'abord répandu dans les villes, Christianisme et Romanisation sont loin d'avoir toujours été de pair.

En ce qui concerne le Donatisme, la répression officielle fut à certains moments très dure, au point que les Catholiques, même s'ils avaient souhaité et parfois demandé l'intervention de l'autorité, ne purent approuver les excès auxquels se livraient parfois les soldats. Toutefois, l'Eglise Catholique, auparavant persécutée par les Empereurs, dut, aux yeux de beaucoup, paraître avoir partie liée avec l'Empire Romain, d'une façon absolue et définitive. C'est sans doute ce qui contribue à expliquer que tout ce qui se dressera contre l'autorité romaine pourra s'allier facilement au Donatisme. Nous en avons un exemple typique au cours de la révolte de Firmus.

(1) Il paraît bien inutile, en ce qui concerne notre sujet, de donner des références bibliographiques sur Massinissa. Qu'il suffise de citer l'étude la plus récente et la plus complète: G.CAMPS, Aux origines de la Berbérie, Massinissa ou les débuts de l'Histoire, in *Libyca*, Tome VIII, 1^{er} trimestre 1960, qui ne néglige d'ailleurs aucune référence aux ouvrages antérieurs.

(2) Ch.A.JULIEN, Histoire de l'Afrique du Nord, des origines à la conquête arabe, 2^e édit. revue et mise à jour par C.COURTOIS, Paris 1951; p.129.

(3) R.LAURETTE, Monographie de la Commune Mixte de Maillot, Archives du Gouvernement Général, 1950; il existe en Kabylie plusieurs "tergamt Roumi". L'origine du nom repose sur une légende parfois oubliée ou dont la base historique semble invérifiable.

- (4) CAGNAT, Armée d'Afrique, p. 60.
- (5) J.CARCOPINO, L'insurrection de 253, d'après une inscription de Miliana, récemment découverte, in Rev. Afr., 3e et 4e tr. 1913; p.369-383. Les lignes consacrées à ces faits sont surtout basées sur cet article.
- (6) BARADEZ, Fossatum Africae, p.353 et seq.
- (7) P.SALAMA, Les Sévères et la Maurétanie, in Libya, I, 1953 et III, 1955, p.356.
- (8) C I L, VIII, 9045.
- (9) Cf. supra: Les tribus kabyles à l'époque romaine.
- (10) Saint Cyprien, Ep. LXII, (citée par J.Carcopino dans l'article mentionné plus haut, (N.5).
- (11) C I L, VIII, 20827, déjà signalée par Shaw en 1727.
- (12) ibid. 2615.
- (13) ibid. VIII, 9047.
- (14) J.CARCOPINO, art. cit. p.380.
- (15) L'Ala Thracum, par exemple, qui combattit sous les ordres du praeses Aurelius Vitalis.
- (16) "La révolte ne cesse pas avec la chute de Fara-
xen. L'organisation de la défense romaine néces-
site alors un commandement unique dans toutes les pro-
vinces d'Afrique du Nord gagnées par la révolte... Il
détient le ducatus per Africam, Numidiam Mauretanium-
que." Henriette PUVIS d'ESCURAC-DOISY, in Libya.
- (17) J.CARCOPINO, art. cit. p.382.
- (18) - - - pp. 368-383.
- (19) C.COURTOIS, Les Vandales et l'Afrique, p.157; a-
vec ref. à Aurelius Victor.
- (20) Cependant, SESTON semble attribuer une importan-
ce plus grande à ces pirateries des Francs s u r

les côtes africaines et y voit une des causes des révoltes qui eurent lieu à cette époque. (SESTON, Dioclétien et la Tétrarchie, Bibl. des Ecoles Françaises d'Athènes et Rome, fasc. 162; 1946).

(21) Plus tard, Ibn Khaldoun associera souvent Zouaoua de Grande Kabylie et Kotama de Petite Kabylie, qui n'ont pas toujours été profondément opposés entre eux, comme on serait tenté de le croire lorsqu'on étudie l'histoire des rois de Koukou et de leurs adversaires, les rois des Beni Abbès.

(22) C I L, VIII, 8924.

(23) Réf. dans MESNAGE, La Romanisation de l'Afrique, p.152.

(24) CAGNAT, op. cit. p.59.

(25) Fastes de Numidie, p.171. - La phrase d'Aurelius Victor est également citée par LACROIX, Histoire de Numidie, Paris 1845.

(26) C I L, VIII, 8836.

(27) CAGNAT, op. cit. p.62, note.

(28) Cependant, J.CARCOPINO l'étend plus à l'ouest sur la côte: "La Maurétanie Sitifiennne, dont la mention revient à différentes reprises dans la Notitia Dignitatum, allait de l'ancienne frontière de Numidie, marquée par l'embouchure de l'Ampsaga à l'est et, à l'ouest, jusqu'à Rusuccuru, au-delà de la vallée de la Soummam et des villes qui en jalonnaient le cours: Saldæ sur la côte et, à l'intérieur des terres, Tubsubtu." Le Maroc antique, 10^e édit. p.233.

(29) MESNAGE, Le Christianisme en Afrique, Les Martyrs de Madaure, p.83.

(30) Datée de 260 de l'année provinciale, soit 299 de de l'ère chrétienne... cf. GSELL, Bull. Arch. du Comité, 1896, p.217, N°183.

(31) C I L, VIII, 8847; cf. Rec. de Constantine, 1868
p.503.

(32) MESNAGE, Le Christianisme en Afrique, Origine,

développement, extension; extr. Rev. Afr. 1913, Paris-Alger 1914, pp. 160 sqq.

- (33) Ad Ficum: d'après la Table de Peutinger, station sur la voie de Choba à Cuicul, à 15 milles de Ad Basilicam et 27 milles de Mopthi. Cette ville est également mentionnée par l'Itinéraire d'Antonin, mais on ne l'a pas identifiée.
- (34) Ch.SAUMAGNE, Ouvriers agricoles ou rôdeurs de celliers? Les Circoncellions d'Afrique, in Annales d'histoire économique et sociale, t. VI, 1934.
- (35) POULLE, Maurétanie, p.29, cité par E.Mercier, Histoire de l'Afrique septentrionale, Paris 1888-1891, tome V, p.132.
- (36) op. cit.

LES GUERRES DE FIRMUS ET DE GILDON

Il est difficile de savoir à quelle époque l'autorité romaine installa dans la région kabyle des chefs chargés de gouverner le pays. Il est fort possible qu'il y en ait déjà eu de nommés au 3^e siècle, sinon avant. En effet, dans la Basse-Kabylie, à l'ouest de l'Isser, on a trouvé des ruines du Castellum Tullei (Diar Miami) où résidait un chef qui surveillait la région au nom des Romains. On possède deux inscriptions signalant le nom de deux chefs différents ; la plus ancienne est de 259. La construction de ce castellum est due à un princeps du pays (1).

Plus à l'est, existait-il à cette époque d'autres fortifications ? C'est vraisemblable, mais la rareté des inscriptions et surtout de ses inscriptions datées ne permet de rien affirmer quant à l'époque. On trouve seulement, entre l'Oued Aissi et le village de Tizi-Rached, au nord de Fort-National et à une altitude inférieure, le burgus centenarius d'Aguemoun Oubekar, qui fut construit par un praefectus au nom berbère, Aurelius Masailisen (2). Ce fort n'est d'ailleurs pas isolé : il en existait un autre sur un point plus élevé, non loin de là, au sud-est.

De même, dans la vallée de l'Oued Sahel, le château de Petra fut élevé à Mlakou (3) par Sammac, un des frères de Firmus, vers le 4^e siècle, ce qui n'implique nullement qu'il n'y ait pas eu de postes de ce genre auparavant (4).

Quoi qu'il en soit, il nous faut maintenant essayer de raconter la guerre de Firmus, non seulement parce qu'elle se déroula principalement sur les territoires kabyles, mais encore parce qu'elle semble donner des indications sur la situation du pays et l'état d'esprit des populations (5). Nous verrons toutefois qu'il semble assez difficile d'en tirer des conclusions un peu fermes.

Pour la première fois, des historiens : Ammien Marcellin, Orose, nous font connaître une famille influente de Kabylie et le rôle qu'elle joua. Nous disons : famille influente : si l'on considère la tribu d'origine qui lui est attribuée par Ammien Marcellin, les Jubaleni, montagnards de l'ouest des Bibans, peut-on aller plus loin et la dire kabyle ? De nos jours, on englobe la partie orientale seule des Bibans dans la Petite Kabylie, bien qu'une partie des tribus habitant à l'ouest des Portes de Fer soient berbères de langue et de coutumes. Notons d'abord qu'à l'époque romaine tout le peuplement était berbère ; il y avait peu de différences, sans doute, entre des tribus assez voisines ; ensuite que les princes de la famille NUBEL ont régné sur la Kabylie du Djurdjura et une partie des Kabylies Orientales.

De toute façon, Nubel devait résider habituellement dans son château, près de Ménerville : il a voulu faire figurer le nom de son fils sur les murs, comme l'indique l'inscription que nous citons plus loin. Enfin, tout au long de sa lutte pour l'indépendance, Firmus sera soutenu, avant tout et dès le début, par ces tribus et c'est sur leur territoire que se livrera pour lui la lutte suprême. Les habitants de ces régions lui seront fidèles jusqu'au bout et la trahison qui le per-

dra sera le fait d'un chef et non des populations.

Ainsi, le moins que nous puissions dire est que bien des liens rattachaient dès sa naissance Firmus au peuple kabyle dont il incarnera un temps les aspirations d'indépendance.

Ammien Marcellin indique que Nubel était un chef puissant parmi les tribus maures. Il lui donne le titre de *regulus*, mais il semble que ce serait minimiser son importance que de traduire par : roitelet.

On sait qu'il mourut vers 370 (6). Peut-on l'identifier avec Flavius Nuvel, qui fit bâtir une église en l'honneur des reliques de la Sainte Croix à *Rusguniæ* (Cap Matifou), à la suite d'un vœu, comme l'indique l'inscription retrouvée à cet endroit (7)? Gsell le pense et déclare à ce propos : "Au 4^e siècle, de nombreux chefs militaires de naissance barbare s'appelaient Flavius, du nom de la famille impériale... Il semble bien qu'on puisse identifier ce Nuvel avec le Nubel d'Ammien Marcellin" (8). C'est ce dernier historien qui nous apprend que Nubel était originaire de la tribu des Jubaleni (9). On admet généralement que cette tribu habitait la région montagneuse des Bibans, chaîne qui s'étend un peu à l'est d'Aumale jusqu'à la plaine de la Medjana (10). Près de Ménerville, col important commandant d'une part l'entrée de la Grande Kabylie et d'autre part la direction vers Aumale par la vallée de l'Oued Isser, on a trouvé l'emplacement du château de Nubel (11). Ce poste de commandement, situé au point appelé Souma, a malheureusement complètement disparu, mais il a été décrit par Vigneral dans un ouvrage sur les ruines romaines de l'Algérie. Il mesurait cinquante mètres sur quarante. L'inscription montre que ce Nubel était chrétien. Nous connaissons le nom de sept de ses enfants : Firmus, Sammac, Mazuca, Dius, Gildon, Mascicel et Cyria (12).

Nous avons déjà mentionné le château de Petra dans la vallée de l'Oued Sahel, à 25 km. de Tiklat, au confluent de l'Oued Seddouk et de l'Oued Sahel, qui appartenait à Sammac.

Il semble bien que Firmus résidait à Souma, au château de son père Nubel dont nous venons de parler et que l'inscription mentionnée dans la note 11 a permis d'identifier.

Enfin, on peut sans doute attribuer à Mazuca un autre fundus, c'est-à-dire un grand domaine avec ferme fortifiée, le Fundus Mazucanus qui se trouvait dans la vallée du Chélif.

Ces renseignements nous montrent la puissance de cette famille. Remarquons, en particulier, que le château de Nubel et de Firmus, près de Ménerville, commandait l'entrée de la Kabylie du Djurdjura et celui de Petra, l'Oued Sahel. Ce dernier château était grand comme une ville, dit Ammien (13).

Le Fundus Mazucanus est bien en dehors des régions kabyles, mais, pour comprendre le développement des événements de la guerre de Firmus, il n'est pas inutile de mentionner dès maintenant que, si Mazuca commandait la région du Bas-Chélif (14), il était proche de l'Ouarsenis, habitat des Mazices (15) qui marcheront avec Firmus. Par ailleurs, nous ne savons pas jusqu'où s'étendait le pouvoir ou l'influence de cette famille à l'est de l'Oued Sahel, mais nous verrons les tribus des environs du Hodna, et même des Ethiopiens (16), soutenir la révolte.

Les noms de la famille des Nubel ne sont pas tous romains, mais il s'agit sans doute de famille dès longtemps romanisée. On ne voit pas comment une famille, si puissante déjà du temps de Nubel, aurait pu rester en dehors d'une civilisation qui régnait depuis longtemps dans de nombreuses petites villes. On voit encore moins comment un membre de cette famille, Gildon, aurait pu devenir comte d'Afrique et marier sa fille, Salvina, à Nefridius, neveu de l'Empereur régnant, Théodose le Grand, si on avait pu le considérer comme faisant partie d'une famille de "Barbares". (On sait d'ailleurs que des Berbères portant des noms romains ont parfois des descendants auxquels sont attribués des noms berbères).

Il nous faudra revenir sur les causes possibles de cette révolte. Ce qui est certain, c'est que le comte d'Afrique Romanus nous est décrit comme un homme vénal, d'une malhonnêteté cynique dont eurent à souffrir les premiers les habitants de Tripoli (17). Il semble bien que ce Romanus, qui commandait à cette époque toute l'Afrique romaine, chercha à mettre la division parmi les fils de Nubel. Il avait de ses préférences pour Sammac. Firmus, l'aîné (18), se rendit compte que Romanus, soit par la corruption des commissaires envoyés de Rome, soit par les puissants appuis qu'il possédait à la cour de l'Empereur, aurait toujours la possibilité d'imposer sa volonté et il fit assassiner son frère. Il craignait sans doute que ce dernier fût le principal, sinon le seul, dépositaire de l'autorité romaine dans le pays. Le Comte Romanus voulut punir un meurtre dont il était indirectement responsable. Firmus se révolta.

Si le point de départ de la révolte fut en Kabylie du Djurdjura, dès le début l'insurrection prit une très grande ampleur dans tout le pays. Firmus eut aussitôt les Donatistes pour alliés et il semble bien qu'ils étaient nombreux (19). "La trahison de deux corps de troupe auxiliaires, les Constantiani Pedites et les Equites Cohortis Saggitariorum, appartenant à l'armée d'Afrique, et, par conséquent, recrutés parmi les indigènes, qui passèrent à Firmus, doit sans doute être attribuée à des motifs religieux" (20). Pallu de Lessert fait d'ailleurs remarquer que le comte d'Afrique Romanus était considéré par les Donatistes comme un de leurs plus grands persécuteurs. Par contre, on ose croire que "jamais le schisme n'a eu le caractère d'une opposition nationale" (21). Il est certain qu'on trouve à la base de la révolte des motifs nombreux et divers.

Par contre, l'évêque de Cartenae (Ténès) s'était séparé dès 370 de ses collègues donatistes de Maurétanie, "à qui il reprochait leur complaisance pour les violences et les attentats dont leurs fidèles se ren-

daient coupables." Le schisme "rogatiste" fit peu de progrès parce que les Donatistes officiels, n'hésitant devant aucun moyen, utilisèrent contre lui tout d'abord les bandes rebelles de Firmus qui massacrèrent volontiers ces adeptes du modérantisme, puis la justice impériale elle-même dont ils obtinrent la restitution de leur basilique (22).

En tout cas, qu'il ait réellement aspiré à l'Empire ou qu'il se soit simplement laissé faire par ses soldats, Firmus revêtit un manteau de pourpre et le tribun d'une cohorte auxiliaire lui mit sur la tête un collier en guise de couronne (23).

Le chef barbare s'empara de Césarée, capitale de la Maurétanie Césarienne, qu'il brûla, et il prend également Icosium. Ce ne sera pas la dernière fois, au cours de l'histoire, que les Kabyles, conduits par l'un des leurs, s'empareront de la capitale.

La conquête de l'ensemble de ces régions ne semble pas avoir été bien difficile, ce qui prouve la force de Firmus et aussi, sans doute, la popularité de sa cause dans une région où il devait être bien connu, du moins en ce qui concerne les territoires à l'est d'Alger. Il n'est sans doute pas téméraire de penser que les villes où les habitants étaient en majorité des Berbères romanisés n'offrirent que peu de résistance, surtout là où les Donatistes, les Firminiani, comme on les appelait, étaient nombreux. Nous savons d'ailleurs que beaucoup de postes militaires en Maurétanie étaient tenus par des Berbères au service des Romains qui se joignirent facilement à l'armée victorieuse. C'est ainsi qu'à Rusubbicari (Mers el Hadjadj) l'évêque fit ouvrir les portes de la ville sur la promesse qu'il ne serait fait aucun mal aux habitants. Il est vrai qu'il s'agit d'un évêque donatiste.

Toutefois, Firmus ne réussit pas à prendre Tipasa. On raconte qu'avant de mettre le siège devant la ville il avait fait des offrandes et prié sur le tombeau de Sainte Salsa (24), la célèbre martyre, patronne de la ville, dont l'église se trouve en dehors des murs.

En sortant du sanctuaire, il aurait fait une chute dont les Berbères ne manquèrent pas de tirer un mauvais présage. Malgré les machines de guerre, les tours, les échelles, la ville résista et les assiégeants renoncèrent, au bout de huit jours, à leur entreprise.

Rome, inquiète, envoyait en Afrique le *magister equitum* Flavius Theodosius, (le père de Théodose le Grand). Le général choisi se révélera aussi dur qu'habile. Il débarque à Igilgili. Le point de débarquement choisi confirme l'étendue de l'insurrection qui semble avoir enflammé tous les pays kabyles sans parler des régions plus occidentales.

Sans doute Tipasa restait-elle plus ou moins bloquée et isolée, même après que le siège eût été levé, le grand port de Cherchell détruit et aux mains des révoltés. Il ne manquait pas d'autres ports. Sans doute étaient-ils moins importants et peut-être ralliés à Firmus. En tout cas, le général romain n'ose ou ne peut débarquer à Saldæ (25) qui aurait été pourtant une place tout indiquée, car une bonne partie des opérations se dérouleront non loin de là, dans la vallée de la Soummam. Nous savons, en effet, que les Quinquégiens, Tyndenses, Misinenses, Isafilenses et Jubaleni sont en révolte dans cette région. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls, car, à l'ouest, les Mazices de la région de Zucchabar (Milia) (26) et du Mons Ancorarius (Ouarsenis?) sont également soulevés.

Firmus essaie de négocier. Théodose demande des otages que le chef berbère ne semble pas avoir envoyés. Le général romain commence par rassembler les troupes africaines à la Station Panchariana (site inconnu) et les emmène à Sitifis. C'est du camp retranché de Tubusuptu où il semble être arrivé ensuite ans combat (27), que va commencer la campagne. A ce moment Firmus envoie une deuxième fois les parlementaires à Théodose, mais en vain : il n'a d'ailleurs pas livré les otages demandés.

Deux des frères de Firmus, Macsicel et Dius, commandent les Masinissenses et les Tyndenses. Ils ont contre eux, outre Théodose, leur propre frère Gildon

qui commande des troupes auxiliaires au service des Romains. Ils sont vaincus et Théodose prend et rase les fortifications de Petra. Il s'empare également de l'Oppidum Lanfoctense (dont on ne connaît pas l'emplacement exact mais qui se trouve certainement dans la vallée de la Soummam ou sur le flanc des montagnes qui la dominent) (28).

Le général romain rejoint alors Tipasa. Nous n'avons pas de détails sur cette partie de son expédition. Il pouvait s'y rendre soit en passant par le sud du Djurdjura, soit en remontant, vers le nord, par la voie qui passait à Ksar Kebbouche, la vallée du Sebaou, Bida, Castellum Tullei, Dra Zeg Etter, le col de Ménerville, Icosium. Gsell semble pencher pour cet itinéraire. On peut se demander si ce pays n'était pas en pleine révolte. Si la région était tombée aux mains des partisans de Firmus, cela aurait pu se faire sans combat, car on peut penser que la plupart des points fortifiés, sinon tous, ne comportaient pas de garnison romaine mais des soldats recrutés dans le pays même.

D'autre part, à ce moment, Firmus renouvelle ses tentatives de négociation : il fait intervenir les évêques en sa faveur : (on a supposé qu'il s'agissait de prélats donatistes : rien n'est moins certain : c'eût été peu habile, puisqu'ils s'étaient déclarés contre Rome) (29).

Il rend ses enseignes, sa couronne, son butin de guerre, ses otages ; il rend même Icosium. Il semble donc tout naturel que, non seulement les tribus vaincues mais même les autres, aient laissé passer l'armée romaine puisque des négociations étaient en cours. Théodose occupe Icosium et se rend de là à Tipasa, mais n'accorde pas la paix. Il envoie des troupes relever les ruines de Césarée.

Si le chef romain ne voulait pas négocier, il lui fallait vaincre les tribus de l'ouest. Les régions montagneuses du Dahra et de l'Ouarsenis pouvaient non seulement commander toute la vallée du Chélif, mais, quand elles le voudraient, s'attaquer à Césarée et à Tipasa.

D'où la nouvelle direction de ses opérations. Après un arrêt dans la ville de Zucchabar (Miliana), point stratégique qui gardera son importance jusqu'à l'époque moderne, l'armée romaine descend la vallée du Ché-liff, s'arrête à Tigava (Kherba) où le général punit avec une très grande cruauté les déserteurs. Il s'empare d'un établissement fortifié, le Fundus Gaionitis, et arrive à Castellum Tingitanum (Orléansville). Il passe par des régions montagneuses et bat les Mazices et les Musones. C'est au cours de cette campagne que Mazuca, blessé et prisonnier, se suicide en élargissant ses blessures.

Mais Théodose s'est trop aventuré. N'ayant, selon les historiens, que 3.500 hommes, il est entouré de tribus nombreuses. Il échappe à grand-peine et bat en retraite d'abord au Fundus Mazucanus, en 373. De là, il se rend, semble-t-il, à Tipasa, (les manuscrits portent Tipata, nom inconnu (30)). Mais les Berbères ne profitent pas de leur victoire et l'habile général-romain utilise les négociations et l'argent pour détacher les tribus de l'ouest de leur chef. Il ne fait d'ailleurs que reprendre les méthodes de ses adversaires, puisque Cyria, la sœur de Firmus, avait au cours de ses tournées de propagande renforcé la popularité de la cause par des distributions d'argent.

Il semble bien que Firmus soit plus ou moins abandonné par de nombreuses tribus qui ne veulent plus continuer la guerre, soit par lassitude, soit par crainte, soit parce qu'elles croient qu'il est de leur intérêt de s'entendre avec les Romains.

Il s'enfuit au sud-est, dans les Montes Caprarienses, montagnes rocheuses, escarpées, sèches, proches du pays des Ethiopiens. Gsell pense voir l'Atlas Saharien, au sud du Hodna. Il est peut-être plus vraisemblable d'admettre qu'il s'agit des Monts du Hodna, au nord du chott de ce nom.

Théodose commence par vaincre ou au moins à chasser devant lui les Caprarienses et les Abennæ. Mais, ensuite, ces peuplades, aidées par les Ethiopiens, l'obligent à battre en retraite. Il s'empare d'une place

forte ou Firmus avait enfermé les prisonniers et réussit à regagner le Castellum Audiense (Ain Bessem?). Il semble que Firmus espère encore triompher. En tout cas, il sait qu'il n'a aucune pitié à attendre de ses ennemis. On le retrouve chez les Isafenses, soit qu'il compte remporter la victoire, soit qu'ils s'y soit simplement réfugié en attendant une occasion favorable. Le général romain l'y poursuit et ravage le territoire des tribus qui l'avaient accueilli, mais sans pouvoir s'emparer de Firmus qui s'enfuit chez les Jubaleni, sa tribu d'origine.

Théodose se trouve alors dans des gorges profondes, au milieu de hautes montagnes escarpées. On pense généralement qu'il s'agit des gorges de Palestro, d'autant plus que le comte d'Afrique, obligé de s'éloigner d'une région propice aux embuscades où il risque d'être écrasé avec son armée, regagne précipitamment Aumale ou Ain Bessem. Ces deux villes se trouvent en effet au sud de ces défilés. Rien ne prouve qu'Aumale ait été détruite à la fin du 3^e siècle, comme certains l'ont avancé. Nous savons, en tout cas, que le Limes Auziensis, dont le préfet résidait soit à Auzia, soit à Ain Bessem, existait au 5^e siècle.

Théodose gagne alors un autre centre fortifié : le *Munimentum Medianum*. Certains historiens ont cru devoir placer ce lieu dans la Medjana : les défilés d'où s'échappa le général auraient été dans ce cas les Portes de Fer, (au sud de Beni Mansour), mais Gsell fait remarquer que le *Munimentum Medianum* était en Maurétanie Césarienne, alors que la plaine de la Medjana est en Sitifiennne. Il paraît donc difficile d'identifier cette base militaire.

De nouveau, Firmus se réfugie chez les Isafenses qui, aidés des Iesalenses, reprennent la lutte contre les Romains. Ces événements semblent se dérouler entre l'ouest du Djurdjura et la vallée supérieure de l'Isser, car la base du général romain est toujours le Castellum Audiense. Théodose est battu et son armée lâche pied. Ralliant ses troupes au Castellum Audiense, le général punit très durement ses soldats.

Enfin, l'année suivante, 375, le chef des Isafleses, Igmacen, trahit Firmus à l'insu, semble-t-il, de sa tribu même qu'il aurait volontairement laissé battre après un accord secret avec l'ennemi. Firmus, prisonnier, se pend pour ne pas rester vivant aux mains des Romains. Igmacen fait porter son cadavre sur un chameau à Théodose, au Castellum Subicarense. On a voulu y voir le port de Rusubbicari, mais ni Cagnat ni Gsell n'admettent cette identification. Ce castellum se trouvait sans doute sur le territoire des Isafleses. Il pouvait être au bord de la mer s'il est permis de croire que le territoire de cette tribu s'étendait jusqu'à la côte, comme celui des Iflisen el Lebher de la Kabylie actuelle. Il ne paraît pas qu'on puisse avancer plus loin sur le terrain des hypothèses.

Ainsi se terminait, en 375, après trois années, une lutte qui sembla à plusieurs reprises près d'aboutir à l'expulsion des Romains des Maurétanies.

Firmus fut enterré peut-être non loin de son château. Il existait en effet, à trois kilomètres environ de Ménerville, à Blad Guitoun (Félix Faure), un tombeau monumental qui était encore relativement bien conservé (31). A côté de fûts de colonnes et de débris ayant sans doute appartenu à une église chrétienne, se trouvait un mausolée octogonal en pierres de taille. Si la construction était assez médiocre, par contre, la décoration était très riche, faite de motifs géométriques et végétaux très variés. "Les chapiteaux sont d'ordre ionique à grosses volutes, de forme massive, de style très décadent : ils rappellent ceux que l'on rencontre dans les églises chrétiennes de la région." Une pierre intéressante, trouvée au nord, en deux morceaux a dû être placée au milieu d'une des faces : on y voit un calice flanqué de deux poissons. Le style de ces symboles chrétiens indique le 4^e ou le 5^e siècle." On y a trouvé également des débris d'un sarcophage en marbre sur lequel on pourrait encore distinguer une colombe portant dans son bec un objet arrondi. L'auteur fait distinguer que l'entrée souterraine, avec une dalle coulissante, et le couloir circulaire font penser

au Tombeau de la Chrétienne, mais il ajoute que le mausolée de Blad Guitoun se rapproche beaucoup plus des monuments funéraires gréco-romains, tout en conservant certains usages indigènes. La conclusion de ceux qui ont étudié cette région est que le mausolée devait être celui d'un chef, sans doute habitant le château voisin, et que, par conséquent, ce pourrait être le tombeau de Firmus dont les Romains auraient rendu le corps à sa famille.

En effet, cette famille va être pour un temps plus puissante que jamais en la personne de Gildon qui avait contribué, aux côtés des Romains, à la défaite de son frère.

Le comte Flavius Theodosius fut calomnié, accusé d'aspirer à l'Empire et décapité à Carthage sur l'ordre de Gratien. Telle fut la récompense de son triomphe. Mais son fils, le général Théodose, fut bientôt associé à l'Empire, qui changeait souvent de maître à cette époque fertile en complots, puisqu'il devint seul Empereur.

En 388, Gildon est nommé Comte d'Afrique et maître des deux milices, si bien qu'il commandait toutes les forces militaires des provinces romaines d'Afrique, du Maroc, ou au moins de la Moulouya, jusqu'à la Tripolitaine. En outre, l'Empereur lui demande la main de sa fille Salvina pour un de ses neveux, Nebridius.

Gildon semble rester fidèle à celui à qui il doit sa fortune. Toutefois, si, au début, les édits contre les Donatistes qui ont fait cause commune avec les ennemis de l'Empire sont appliqués strictement, il semble, d'après une Lettre de Saint Augustin, que Gildon se montrera bientôt le persécuteur des Catholiques (32). C'est ainsi que l'évêque donatiste de Thamugadi (Timgad), responsable de massacre de Catholiques, sera appelé Optat le Gildonien. D'autre part, s'il ne prend pas le parti de l'usurpateur Eugène qui, en Gaule, se dresse contre Théodose, il n'envoie pas non plus à l'Empereur les renforts que celui-ci lui a demandés. Enfin, lorsque Théodose mort est remplacé par ses fils,

Arcadius et Honorius, ce dernier ayant l'Afrique dans les territoires qui lui sont assignés, Gildon n'envoie pas l'annone. On sait combien c'était là chose sérieuse puisqu'il y avait risque d'affamer la métropole et de provoquer des troubles graves.

Voici, à ce sujet, un passage du poète Claudien (33): il résume les sentiments de l'époque sur ces graves événements, met Rome en scène et lui prête ce discours:

"Après tant de services, j'obtins la Libye et l'Egypte: chaque été, de ces deux rivages, le blé arrivait en abondance dans les greniers du Peuple-Roi et du Sénat, arbitre de la guerre. Ma subsistance était assurée. Si, par hasard, Memphis ne pouvait fournir son tribut, les moissons de la fertile Gétulie compensait la stérilité accidentelle de l'Egypte. Les navires chargés de céréales ne m'arrivaient pas moins et, souvent j'ai vu la voile punique rivaliser avec celle du Nil pour assurer mon approvisionnement. Mais une autre Rome s'élève à mes côtés et se pose m o n égale. L'Orient, séparé de moi, revêt aussi la pourpre impériale et les champs d'Egypte deviennent son partage. Un unique espoir, la Libye, me restait: le seul vent qu'elle souffle sur l'Europe, le Notus, amenait à peine de quoi suffire à mes besoins. Toujours inquiète de l'avenir, toujours indigente, j'invoquais sans cesse une heureuse année africaine et des vents favorables. Cette dernière assurance, Gildon vient de me la ravir lorsque l'automne touchait déjà à sa fin. Aujourd'hui, mes regards, agités d'une espérance craintive, se promènent sur les flots azurés, cherchant à y distinguer un navire, faible secours que, par reste de pudeur, le tyran de l'Afrique aura laissé partir pour mes rivages ou qui aura échappé à la vigilance de cet usurpateur. La nourriture de Rome est à la merci du Berber: il ne nous l'envoie plus comme un tribut dû au souverain: il l'accorde comme un bienfait. Il traite le Peuple-Roi comme un esclave à qui l'on donne chaque matin sa pâture. Gildon, au milieu de sa surabondance, agite s'il nous fera mourir de faim ou seulement souffrir de la disette. Les larmes de mon peuple flattent son orgueil

qui jouit de tenir suspendue sur nos têtes la menace d'une grande catastrophe. Gildon nous vend nos propres moissons, car c'est lui qui possède les champs que mon peuple avait acquis au prix de ses blessures."

Comme le note Berbrugger, malgré l'assertion concernant la fertile Gétulie, qui correspond aux Ziban, ainsi qu'aux Ksour du centre et de l'ouest, la Gétulie n'a jamais dû produire beaucoup de céréales.

Gildon est déclaré hors-la-loi. On choisit, pour le combattre, son propre frère Macsichel, qui était en Italie. Rome a d'autant plus confiance que Gildon a fait égorger et laisser sans sépulture les deux fils de Macsichel.

Nous n'avons pas à détailler la suite des opérations, qui se passent en dehors de la Kabylie. Macsichel débarque avec 5.000 légionnaires en 398. Gildon aurait eu à lui opposer 70.000 hommes, mal armés, nous dit-on. Macsichel se trouve bientôt entouré dans un terrain difficile, au milieu de montagnes escarpées. Il demande à parlementer. A ce moment, par suite d'un incident fortuit, les Berbères se croient trahis : c'est la panique, changée en déroute par les légionnaires de Rome. Tandis que Gildon essaie de se sauver à Constantinople, où se trouvent déjà des membres de sa famille et où il pourra trouver la protection de l'Empereur Arcadius dont il a reconnu l'autorité au moment de sa révolte, il est rejeté à la côte par la tempête, près de Tabarka, et, fait prisonnier, il est tué dans sa prison (34). Selon d'autres auteurs, il se serait suicidé (35).

Quant à Macsichel, de retour en Italie, il fut noyé sur l'ordre de Stilicon, ministre d'Honorius. Il eût pu faire valoir des droits à une haute situation après le service insigne rendu à Rome. Celle-ci trouva plus simple de se débarrasser de lui cyniquement et de clore ainsi le rôle historique d'une famille berbère trop influente à son gré.

Il nous semble que cette révolte présente pour l'histoire des Kabyliens un intérêt tout spécial. Remarquons tout d'abord que, si elle nous est mieux connue que d'autres insurrections, elle n'en diffère pas essentiellement.

Nous ne reviendrons pas longuement sur le rôle important joué par cette famille des Nubel, des Firmus, des Gildon. Il est certain que, si l'investiture romaine a pu accroître son pouvoir et son influence dans le pays, elle ne l'a pas créé. Nous retrouverons, à d'autres périodes de l'histoire, de ces chefs capables d'entraîner tout un pays derrière eux. Nous retrouvons aussi des femmes ayant eu, comme Cyria, une action puissante sur des tribus entières. Les historiens latins ont beau jeu d'affirmer que son action consistait dans des distributions d'argent. Il est évident que, si l'argent contribuait à attirer les bonnes volontés, l'origine familiale de Cyria explique seule qu'elle ait joué elle-même ce rôle de propagandiste et qu'elle comptait à juste titre sur le respect et la confiance des Berbères. C'est, croyons-nous, ce qui explique, en partie du moins, que Gildon, qui avait pourtant combattu Firmus, réunisse autour de lui des masses nombreuses. C'est sans doute la crainte de la puissance durable de cette famille qui décide Stilicon à faire assassiner Macsicele.

Quel rôle la religion joua-t-elle dans ce drame? Il est difficile de le préciser. Beaucoup d'auteurs qui ont écrit sur le Donatisme le considèrent comme une révolte à la fois religieuse, sociale, mais aussi nationale. Le motif social, pour les uns, le motif national, pour d'autres, serait le principal ressort de cette hérésie. Il ne faut pas oublier que le départ de ce mouvement a bien une base religieuse avec, dès l'origine, une question de personne, et que l'aspect religieux gardera son importance jusqu'au bout. Mais le refus de se soumettre entraînera l'intervention du pouvoir civil et accentuera l'aspect de révolte vis-à-vis

de l'Empire. Dès lors, le Donatisme ralliera à lui les mécontents qui se dressent contre l'autorité impériale. Les répressions de plus en plus dures à la suite des révoltes fortifieront et rendront plus inévitable l'esprit de lutte antiromaine. Que, par réaction, les Catholiques soient favorables à l'Empire, ce n'est pas surprenant. Toutefois, on peut se demander si l'attitude des Catholiques des Maurétanies était bien la même que celle de Saint Augustin et des évêques de Numidie et des provinces de l'est. On peut penser que, surtout vers la fin de la domination romaine, une désaffection croissante p o u r l'Empire se soit répandue partout, y compris dans les milieux chrétiens. Nous n'insisterons pas dans ce chapitre sur cette question, mais n'est-il pas caractéristique que les chrétientés les plus résistantes, dans l e s régions à l'ouest de l'Oued el Kebir, soient justement celles qui se trouvent dans les régions les plus occidentales de l'Algérie, celles que Courtois appelle "l'Afrique Oubliée"? Ce sont des territoires q u i ont été les premiers abandonnés par Rome.

Doit-on, pour être complet, chercher la possibilité d'un rôle des populations juives? On connaît l'existence d'un groupe juif à Sétif. On croit pouvoir en discerner à Saldæ et à Auzia (36); il pourrait y en avoir eu d'autres surtout dans les villes d'origine phénicienne ou punique. Souvent persécutés en même temps que les Chrétiens par les Empereurs païens, puis, avec le Donatisme, par les Empereurs chrétiens, ils n'avaient guère de sympathie pour l'Empire.

Toutefois, ce peuplement n'était pas important dans les régions dont nous étudions l'histoire. Il est certain que les Juifs, persécutés depuis Constantin, et dont les révoltes avaient été réprimées très durement, non seulement en Judée mais en Cyrénaïque, étaient les adversaires convaincus et acharnés de l'Empire et certains d'entre eux s'étaient réfugiés dans les communautés qui existaient depuis longtemps dans les Maurétanies. Aucun texte, aucun indice ne permet toutefois de déceler un rôle joué par les communautés juives dans

ces deux guerres.

Quant aux causes de l'échec de Firmus, ne pourrait-on pas penser que, dans l'ensemble, les troupes berbères ne possédaient pas pour la plupart l'armement des légionnaires romains. Elles n'avaient pas non plus la formation militaire des soldats de Théodose, exception faite des troupes impériales ralliées au chef berbère. Inégalables lorsqu'il s'agissait de guerillas, elles auraient sans doute réussi sans la valeur militaire du chef qui leur était opposé. Surtout, les divisions entre tribus, la trahison, en un mot l'absence d'unité, servaient toujours les Romains. Firmus se débarrassera de son frère Sammac ; il aura contre lui son frère Gildon. Ce dernier sera vaincu par Macsichel, son propre frère et nous savons que c'est à la trahison d'Igmacen, roi des Isafenses que Théodose dut la capture de Firmus.

Ajoutons à cela que bien des tribus, enthousiastes aux premiers jours, durent changer d'attitude devant les revers, que beaucoup de Berbères ont toujours répugné à aller combattre loin de leur territoire. La brutalité de Théodose semait la terreur mais elle se doublait, nous l'avons déjà dit, d'habiles négociations et de distributions d'argent. Enfin, les indécisions mêmes de Firmus, recherchant la paix, sont peut-être à son honneur en face de la duplicité romaine ; elles ne furent certainement pas à son avantage.

Il semble que Firmus fit autour de lui une certaine unité nationale et je ne parle pas, en disant cela, des seuls territoires kabyles, puisque son influence, son action, s'étendirent bien au-delà. Il semble avoir groupé autour de lui la majorité des Berbères qui occupaient le pays formant actuellement l'Algérie Orientale et Centrale, disons les provinces de Constantine et d'Alger. Il est difficile de le considérer comme le simple brigand que voudraient nous présenter certains auteurs latins. Gildon, lui, semble bien plus un am-

bitieux sans scrupules qui calcule ses chances de réussir, prêt à trahir sa famille et ses compatriotes, ou bien les Romains, suivant ce qui lui apparaît le plus avantageux.

Une dernière remarque. Je crois qu'on aurait tort de trop vite conclure à une opposition foncière de s Berbères à la civilisation romaine. On serait même tenté de croire à un certain attachement qui allait parfaitement de pair avec la haine de l'autorité romaine, chez certains romanisés.

Nous avons déjà indiqué brièvement l'importance de la question sociale comme cause des révoltes d'après certains auteurs. Si déjà l'insurrection de Tacfarinas avait montré que certaines tribus se soulevaient parce qu'elles avaient été dépossédées de leurs terres ou au moins des terrains de parcours où elles nomadisaient et si l'on peut croire que la demande de territoires où les partisans de Tacfarinas pussent se fixer était une requête peut-être naïve mais sincère et non un défi, on peut se poser la question au sujet des révoltes postérieures et, en particulier, de celles de l'époque de Firmus et de Gildon.

Que la prospérité n'ait jamais été très grande dans les montagnes kabyles, cela ne peut surprendre. Les impôts, quels qu'ils soient, sont toujours lourds pour les pauvres. En Italie, l'extension de s latifundia, ces immenses domaines appartenant à l'Empereur ou à quelques riches propriétaires et cultivés presque uniquement par des esclaves, avait rendu impossible la vie des paysans et provoqué le gonflement de la plèbe oisive de Rome, nourrie de plus en plus par les distributions gratuites de blé venu d'outre-mer. Mais, en Afrique même, ces latifundia existaient-ils? Sans aucun doute dans les plaines à blé. Moins, peut-être, dans les régions plus pauvres. Pourtant, nous avons la preuve de l'existence de telles propriétés sur les terres kabyles. En Kabylie orientale, une inscription relevée à 8 Km. à l'ouest de Bordj bou Arréridj, à Meheris, a été gravée sous l'Empereur Sévère Alexandre. El-

le nous apprend que les terres des colons Kasturrensiens étaient limitées par celles du domaine de Matidie, (fille de Julia Sabina, épouse de l'empereur Hadrien). Ces colons étaient installés sur des terres impériales. On trouve, non loin de là, un lieu qui se nomme aujourd'hui Mtatidje (37). Sans doute nous sommes, là, déjà sur les terres à blé, hors de la montagne. Mais ces confins des régions kabyles vivaient certainement en symbiose avec les régions montagnardes dont les habitants "descendaient" pour travailler et acheter du blé. La population, à l'époque, étant berbère, il n'y avait ni limite raciale ni limite linguistique, mais seulement une différence variable et mouvante entre les Berbères romanisés et ceux qui étaient restés plus ou moins en dehors de cette civilisation.

Pour ce qui est de la grande Kabylie, nous connaissons, grâce à l'étude faite par J. Carcopino (38) de trois inscriptions sur roche et par l'épithaphe d'un affranchi de l'Empereur, qui est en même temps régisseur, l'existence de saltus, domaines impériaux, et de la propriété privée d'un Flavius, dans la région de Tizirt.

Ce qui est peut-être plus grave que l'existence de ces propriétés, c'est la nécessité de fournir chaque année le blé de l'annone. Lors des mauvaises récoltes, les Berbères devaient être bien rationnés pour que les horrea pussent emmagasiner les blés destinés à Rome. La Berbérie devait également fournir une certaine quantité d'huile, à titre d'impôt pour l'annone, semble-t-il.

Je ne crois pas qu'on puisse nier que la pauvreté de certains ait pu contribuer aux diverses révoltes. Sans doute faut-il, d'ailleurs, porter un jugement nuancé. Le développement des villes et du commerce profitaient à de nombreux Berbères. Parmi les autres, certains allaient travailler dans les plaines. Sans doute n'avons-nous pas de textes, mais nous savons assez la nécessité, pour les montagnards, de trouver hors de chez eux des ressources pour vivre. Plus d'un, sans doute, réussit à amasser un petit bien à force d'éco-

nomies, comme le moissonneur de Mactar dont l'épithète est citée par Julien et Ch.M. Picard (39).

Cependant, il y eut certainement de s périodes de misère pour ceux qui formaient ce que Julien appelle "le prolétariat agricole" et les petits propriétaires des montagnes aux terres improductives. Nous savons qu'en 322 (40) l'Empereur Constantin rendit un édit pour soulager la misère dans laquelle l'Afrique avait été plongé par la tyrannie de Maxence. L'Empereur déclare qu'il a appris que des parents vendaient leurs enfants faute de pouvoir les nourrir. Il décide la distribution de secours, la diminution des impôts, la suppression des tributs de blé et d'huile qui, d'abord offerts volontairement à Septime Sévère, étaient devenus réguliers et forcés.

Il y eut donc des Empereurs qui ne se souciaient pas uniquement d'exploiter l'Afrique au profit de Rome.

Cette misère devait bien exister, à l'époque, dans les régions pauvres et trop souvent stériles des Kabylies, malgré une population beaucoup moins dense qu'à l'époque actuelle. En effet, même si ces pays échappaient parfois aux ravages causés par les combats entre les prétendants à l'Empire, la ruine des villes et des plaines avait son contrecoup : l'appauvrissement général réduisait leurs possibilités de ravitaillement et d'échange en même temps que l'embauche des travailleurs. L'action dévastatrice crée la misère générale ou bien l'accroît si elle existe déjà et il est certain que la lutte entre Donatistes et Catholiques apporta sa contribution au désordre. Luttés entre païens et chrétiens également : lorsque l'Empereur eut décidé officiellement la destruction des temples et des idoles, il y eut parfois des réactions violentes. Si Saint Augustin recommande la modération, interdit le pillage des temples, la destruction d'idoles sur les propriétés privées sans l'autorisation du possesseur, c'est bien que ce ne fut pas toujours la conduite des masses.

Les Circoncellions obligeaient les riches propriétaires à descendre de leurs chars pour y faire monter

les esclaves. Leur attitude était-elle exactement la même vis-à-vis des Romains de souche et des Berbères romanisés ? C'est probable. Mais, par ailleurs, il ne semble pas que les Berbères aient été choqués par la richesse de certains de leurs chefs. Nous avons parlé des nombreuses possessions de la famille de Nubel, le père de Firmus ; nous savons que Cyria, sa sœur, fit des distributions d'argent pour soutenir sa cause. Enfin, Gildon fut comte d'Afrique : ses richesses étaient si grandes que l'on créa un "comte du patrimoine gildonien" (41), pour gérer sa fortune, confisquée après sa mort. Or, pas plus pour lui que pour Firmus, il ne semble qu'il y ait eu d'hésitation parmi les masses qui le suivirent. De même, les "rois" et chefs divers de tribus n'ont rien de chefs militaires choisis simplement au moment de la guerre. Voilà qui minimise, semble-t-il, l'importance que l'on doit attribuer à la question sociale comme cause des révoltes et, plus encore, en ce qui concerne la période antique, l'aspect démocratique qu'on a voulu voir dans la société berbère. Par contre, les faits laissent entrevoir un certain sentiment national, un amour de la terre des ancêtres, plus fort peut-être dans le peuple que dans l'aristocratie et dans l'élite intellectuelle, pour l'instant du moins (42).

Enfin, comme nous l'avons déjà rappelé, depuis que l'Empire a ouvertement pris parti pour l'orthodoxie, depuis, surtout, qu'il réprovoque le schisme avec une violence telle que les Catholiques eux-mêmes la condamnent, tout révolté trouvera des partisans parmi le clan, j'allais dire le coff, donatiste. Renonçant donc au plaisir de bâtir une thèse ou de simplifier à tout prix, nous dirons qu'au nom de la justice, de la vengeance, du zèle religieux, de l'espoir d'une vie meilleure, terrestre ou céleste (43), sans oublier pour certains l'appât du pillage, beaucoup de gens sont prêts à suivre le premier chef qui se présentera et à lui donner toutes leurs forces pour la lutte et la destruction. Ceci, évidemment, n'enlève rien à la cause

immédiate : la malhomtété sans bornes du comte Romanus. Au total, il semble bien qu'on ne peut refuser à Firmus d'avoir été le défenseur du peuple berbère et, dans une certaine mesure, un des héros de l'idée de l'indépendance.

Quant à Gildon, qui jouit paisiblement pendant plusieurs années des dignités dont l'avait comblé Rome, il semble avoir été surtout un ambitieux, ce qui n'empêche pas que ses partisans, ou du moins bon nombre d'entre eux, ont sans doute marché à sa suite dans l'espoir de voir se réaliser le même rêve d'indépendance déçu naguère par la mort de Firmus.

(1) C I L, 9005, 9006. (VIII).

(2) - VIII, 9010. Certains se basent sur le texte de l'inscription pour le considérer comme un chef des Quinguégantiens : *M. Aurelius Masailisen e x praefectis V centenarium fecit.* Le V serait une abréviation pour désigner cette confédération.

(3) GSELL, Atlas Arch. f.6 Fort-National, N°148; C.R. Acad. des Inscr. 1901, p.170.

(4) Des fortins nombreux et, en particulier, des tours, existaient le long des routes; rares sont ceux qui peuvent être datés.

(5) On s'est généralement contenté, pour le récit de ces événements, de suivre BERBRUGGER, Epoques militaires de la Grande Kabylie; MERCIER, Histoire d'Afrique du Nord; PALLU D E LESSERT, Fastes de Maurétanie; CAGNAT, L'armée romaine d'Afrique, et surtout GSELL, Observations géographiques sur la révolte de Firmus, Recueil de s Notes et Mémoires de la Société Archéologique de Constantine, T. XXVII.

(6) MESNAGE, Le Christianisme en Afrique, Alger-Paris, 1914.

(7) C I L, VIII, 9255.

(8) Mesnage ne le croit pas, mais suppose cependant qu'il s'agit d'un membre de la même famille.

- (9) Ammien Marcellin, XXIX, 5,44.
- (10) Cf. GSELL, op. cit.; C.COURTOIS, Les Vandales et l'Afrique, Paris 1955; p.120; G.CAMPS, Massinissa, in Libyca, t.VIII, p.292.
- (11) GSELL, Rec. de Constantine, 1902, p.28.
- (12) C I L, VIII, 9011, selon la restitution proposée par Gsell: "Spes in nomine Dei. Per te Nubel ista videmus. Firme possideas cum tuis. Bonis bene"... Firme serait adverbe, pour firmiter et il y aurait un calembour sur le nom de Firmus, fils de Nubel; (GSELL, Observ. Géo. cit.).
- (13) Comme nous l'avons vu, Tubseptu gardait son importance. D'autre part, la partie supérieure de la vallée de la Nasava (Oued bou Sellam) semble bien avoir joué un certain rôle comme voie de pénétration et de communication vers les Hautes Plaines de Sétif. LESCHI a bien mis en valeur l'importance de la romanisation de ces régions dans "Une excursion archéologique dans le Guergour, Été 1938", in Bulletin de la Société Historique de Sétif, 1941, pp. 143-167.
- (14) Ce qui serait prouvé, dit MESNAGE, "si le mazyque Bellene qui lui (à Firmus) prêtait son appui e t fut mis à mort par le général Théodose résidait à Bal-lene Præsidium (L'Hillil). Dans le même sens, G.CAMPS dans son Massinissa, p.29 et notes 202,203.
- (15) Pour la localisation de s Mazices, cf. G.CAMPS, op. cit. spécialement p.27, note 77.
- (16) Les Anciens n'avaient pas beaucoup de précision dans leurs notations ethnographiques. Il s'agit sans doute ici non pas de Noirs, mais de ces tribus de race blanche bronzés par le soleil des régions du sud où ils vivaient en nomades. On pourrait voir des Mé-lano-Gétules, comme ceux dont parle G.CAMPS, citant Ptolémée à propos des Ethiopiens occidentaux, (Massinissa, pp. 31, 32).
- Notons toutefois que, pour Pline l'Ancien, (Histoire Naturelle, V,4), le fleuve Nigris séparait le pays des Gétules de celui des Ethiopiens. Des études récentes semblent prouver qu'on ne peut l'identifier avec l'Oued Djedi et qu'il vaut mieux penser au Niger, (H.LOTH, L'expédition de C.Balbus au Sahara, en 19 avant J.-C. d'après le texte de Pline, in Rev. Afr. t.XCVIII).

(17) D'ailleurs, le comte Théodose, débarquant en Afrique, fit arrêter les complices de Romanus, parmi lesquels un certain Vicentius. Romanus lui-même fut arrêté, au moins momentanément; cf. PALLU de LESSERT, *Fastes de Maurétanie*, t.II, p.253.

(18) Sammac était le fils d'une concubine. MESNAGE en tire argument pour ne pas admettre l'identification pieux Nubel qui fit construire une église à Rusguniae avec Nubel, père de Firmus et de Sammac. La valeur de l'argument paraît assez faible à une époque de christianisation imparfaite. En d'autres termes, sacrifiant l'exactitude de la traduction, disons: Est-il impossible qu'un prince chrétien ait une favorite?

(19) Nous n'avons pas de précisions pour cette époque en dehors de l'existence de l'évêque donatiste de Rusubiccari et de Rogatus de Ténès, mais nous savons qu'au moment de la Conférence de Carthage de 411, dans la même région, les villes de Cissi, Iomium et Rusucuru avaient un évêque donatiste. Seule, la dernière de ces villes avait aussi un évêque catholique à cette époque.

(20) CAGNAT, op. cit. p.79 et sq. note 1.

(21) PALANQUE, *Histoire de l'Eglise*, Flicheet Martin, Paris, t.III, p.41.

(22) *ibid.* t.III, p.459.

(23) CAGNAT, op. cit. p.80.

(24) Selon la *Passio*, Firmus, constatant que son offre n'était pas agréée, aurait blasphémé. Il est évident que l'auteur de la *Passio* n'avait pas de sympathie pour Firmus et que, en affirmant l'insuccès du "pèlerinage" de Firmus se terminant par un acte d'impie, on ne peut que faire paraître plus éclatante la protection de la ville par la Sainte. En ce qui concerne les vestiges du sanctuaire, on peut consulter J.LASSUS, *Les mosaïques d'un sarcophage de Tipasa*, in *Libyca*, t.II, 2e sem. 1955, p.278.

(25) Sans doute aussi lui fallait-il renforcer ses troupes de contingents cantonnés dans les régions de l'est.

(26) Une inscription de la région de Miliana mentionne un chef des tribus Mazices: C I L, VIII 9613: "Aurelius Nucfu praefectus gentis Madicum"; cf. Bulletin Arch. Com. 1887, p.156, N°682. Rappelons en passant le rapprochement souvent fait entre Mazices et Imazighen, (pluriel d'amazigh, homme libre), n o m que s e sont souvent donné a u cours d e s siècles différents groupes berbères d'Afrique du Nord.

(27) Ce qui n e signifie p a s que le pays fût calme. GSELL croit vraisemblable que des thermes e t un aqueduc de Satafis (Périgotville), reconstruits en 380, aient été incendiés au cours de la révolte de Firmus, (GSELL, Satafis et Thamallula, extr. de M E F R, t.XV 1895, p.6).

(28) Cet oppidum sera reconstruit, sinon comme poste fortifié, au moins comme village, car o n trouve un évêque de Maurétanie Sitifieme nommé Vindemius Lamfoctensis sur la liste de 484.

(29) Il n'est pas certain que les évêques donatistes aient tous été en révolte contre Rome comme l'étaient la plupart de leurs ouailles, (cf. supra, note 20); néanmoins, ils étaient nécessairement suspects. Firmus, sans doute Catholique, put avoir recours à des évêques catholiques.

(30) Cf. CAGNAT, op. cit. p.86.

(31) Cf. VIGNERAL, Ruines romaines de la Grande-Kabylie; et surtout GSELL, Le mausolée d e Blad Guitoun, (fouilles de M. Viré), Compte-rendu de l'Académie des Inscr. et Belles-Lettres, 1898.

(32) "Maure et païen, protecteur déclaré des Circoncellions et des Donatistes, il représentait deux principes, ou plutôt deux intérêts, puissants: il eut pour lui tous ceux qui rêvaient l'indépendance nationale et la lutte contre la religion officielle de l'Empire; les motifs q u i avaient fait naître la révolte de Firmus encouragèrent celle de Gildon." (CAGNAT, op. cit. p.94.

(33) BERBRUGGER, Les époques militaires de la Grande-Kabylie, Paris 1857, pp. 238-240.

(34) Selon Orose, De bello gildonico, et la Chronique

d'Idace; cités par MESNAGE, *Le Christianisme en Afrique*, p.251.

(35) Ammien Marcellin, cité par MESNAGE, *ibid.*

(36) Epitaphe d'un Juif à Aumale; C I L, 20759.

(37) A. POULLE, in *Rec. de Constantine*, 1875, *Inscriptions de la Numidie et de la Maurétanie*.

(38) Cf. J. CARCOPINO, *Mélanges, Rev. Afr.* 1914, 2^e tr. p.343, sqq.

Dans cet article, l'auteur s'appuyant sur plusieurs inscriptions sur roche dans cette région, démontre l'existence de latifundia dont l'un appartenait à un Flavius et de saltus impériaux; et il ajoute: "Aussi bien si la contrée située a u x environs d e Tizirt et de Taksebt n'avait pas été un pays de grands domaines, de latifundia et de saltus impériaux, o n s'expliquerait difficilement la présence à Tizirt d'un certain Victor, Aug(usti) Lib(ertus) e t, à Taksebt, d'un M(arcus) Fabatius Domitius Pancratius, libertus et procurator (affranchi et régisseur) d'u n e très puissante dame, par ailleurs prêtresse d'Eleusis: Fabatia, Luci(i) filia, Polla Fabia Domitia Gelliola, consularis femina"; (en note: C I L, VIII, 8996 et VIII, 8893).

(39) G.C. PICARD, *La Civilisation de l'Afrique Romaine*, Paris 1959; p.120 et note correspondante.

(40) DUREAU de La MALLE, *La Province d e Constantine, Recherches s u r l'Histoire de l'Afrique Septentrionale* par l'Académie des Inscriptions.

(41) C. COURTOIS, s'appuyant surtout sur des textes de Claudien, constate les confiscations, par Gildon, de propriétés impériales, p u i s d'autres propriétés appartenant à des riches. Mais, ajoute-t-il, Gildon ne s'est pas contenté de confisquer les domaines de l'Empereur, il a entrepris u n e "réforme agraire" à l a quelle Claudien paraît bien avoir fait allusion et qui en dépit de l'obscurité d a n s laquelle elle demeure pour nous en ce qui concerne ses modalités, ne laisse guère de doute quant à ses bénéficiaires, à savoir les Circoncillions. (Les Vandales et l'Afrique, p.146).

(42) Nous verrons, à propos du Christianisme, que certains écrivains, africains et chrétiens, tels que

Commodien, Arnobe et Lactance, manifestèrent des sentiments antirômain.

(43) On connaît les suicides d'hérétiques qui croyaient acquérir ainsi les mérites du martyr, et qui massacraient les Catholiques au cri de "Deo laudes!"

TABLE des MATIERES

Avant - Propos	1
Présentation Géographique	3
L'implantation romaine	11
L'occupation militaire et son rôle dans la romanisation	29
Les tribus kabyles à l'époque romaine	37
Quelques faits historiques concernant la Kabylie à l'époque romaine	47
Les guerres de FIRMUS et de GILDON	65

NOTES sur l'HISTOIRE DES KABYLIES
(F. DESSOMMES) F.D.B. N° 82

Addenda et corrigenda

- Page 8, (après 1871, soit 2e ligne de la page), veuillez ajouter: Enfin, c'est au pied de la Guelaa que se réunit, (été 1956), le Congrès dit de la Soummam des chefs du F.L.N.
- P. 18, 2e paragraphe, veuillez lire: Ainsi donc, le texte de Mercier semble devoir...
- P. 21, (2e par.) lire: "Tels sont les documents... qui passe pour avoir été peu romanisée.
- P. 27, note 13, lire: VIII, 21215;
- P. 30, (fin de l'avant-dernier par.): ... peut-on considérer ces limes intérieurs ...
- P. 33, (2e par.): lire: est désormais prépondérante;
- P. 41, ligne 3, lire: longtemps contre la domination des Romains.
- - ligne 8: un argument en faveur d'une longue durée de cette confédération.
- P. 48, trois lignes avant la fin de la page, veuillez plutôt lire: ... quelques hordes ...
- P. 49, 11e ligne: consul Cornelius Dolabella ...
- P. 59, 1e l.: de l'attitude des Circoncelliens ...
- P. 75, 4e ligne avant la fin de la p., lire: on pouvait encore distinguer... L'auteur fait remarquer...
-



A.P.